

Lettres adressées par Charles-Ferdinand Morel à ses parents, 1785-1789

Remarques préliminaires

Les lettres écrites par Charles-Ferdinand Morel à ses parents alors qu'il étudie à Bâle ont été retranscrites par Rosa Steiner, bénévole, et relues par Raphaël Becker, stagiaire à Mémoires d'Ici. L'écriture du jeune Morel, pour appliquée qu'elle soit, n'est pas toujours facilement lisible ; ainsi la retranscription de ces lettres contient-elle sans doute encore quelques erreurs, que nous corrigerons au fil de leur découverte.

Dans cette transcription, l'orthographe et la ponctuation ont été modernisées. Le présence d'un -s final à la première personne du passé simple (je laissais / je laissai) a été maintenue. Les variations dans l'écriture des noms de personnes ont été conservées. Cela est notamment le cas pour : Haag/Hagg, König/Kœnig, Gysendörfner/Gysendörfer, Bourquin/Bourquain, Fornesy/Fornésy, Himely/Hymeli/Hymely, Schafter/Schaffter.

Les éléments ajoutés se trouvent entre crochets carrés [...].

Si vous souhaitez citer une partie de ces lettres dans vos travaux, merci d'écrire préalablement à l'adresse contact@m-ici.ch.

Ces lettres font partie du Fonds Doyen Morel (Commune de Corgémont) déposé à Mémoires d'Ici, centre de recherche et de documentation du Jura bernois à Saint-Imier.

Mémoires d'Ici, Saint-Imier, le 15 janvier 2018

1 Sans date, Je ne m'étonne point

sans date

**À Monsieur
Monsieur Morel
Doyen de la Vénérable Classe
d'Erguël et Pasteur des Églises
de Corgémont et Sombeval**

à Corgémont

Mes très chers parents,

Je ne m'étonne point de votre surprise au retour inattendu de mon frère et, à en juger par moi-même, je ne doute point qu'elle n'eût été très grande, car non seulement je ne supposais pas qu'il reviendrait si tôt, encore bien moins qu'il aurait le courage de faire un tel voyage par ce temps, ou qu'il y eût quelqu'un assez courageux pour l'entreprendre. Mais coupons court là-dessus. Il me suffit à présent de le savoir heureusement de retour à la maison ; c'est un bonheur qu'il en ait ainsi échappé, et qu'il en soit quitte pour des engelures qui, quoique ce soit un mal assez désagréable, n'est cependant jamais dangereux. Pour moi, j'en ai été quitte à bon marché. Je croyais, au commencement de l'hiver, qu'il me faudrait aussi m'y résoudre, mais j'en ai cependant pu être délivré à peu de choses près où j'ai été obligé de passer pour m'accoutumer au froid.

Je croyais vous avoir déjà dit que Madame Tourneysen m'avait remis les 4 louis que je vous avais demandés et qu'elle me les portera en compte. Je suis bien aise que vous ayez trouvé celui que je vous ai envoyé en règle. Le premier, à ce que je me rappelle, vous fit naître une question à laquelle je vais vous répondre, l'ayant toujours oublié. Vous me disiez qu'il paraissait que je continuais mes leçons de musique, puisque je porte là en compte 60 batz pour le maître de violon, mais cela ne veut pas dire que je continue. Je n'avais pas encore fini mes billets avec lui ce printemps lorsque je le quittai et, comme il m'en restait encore quelques-uns à mon retour auxquels je ne pensais plus mais qui cependant demandaient d'être achevés, je les payai puisque j'avais déjà pris comme vous savez la résolution de renoncer à cet instrument.

Pour quant à mon sermon, il a eu un assez heureux succès. Monsieur Ricou, qui a bien voulu le retoucher, n'y a pas tant trouvé de fautes, comme vous le verrez si vous souhaitez que je vous l'envoie. Le plus grand défaut qu'il y a trouvé est dans la division, où je n'indique que 3 principales preuves pour prouver l'existence de Dieu, [à] savoir la Raison, la Contemplation de la Nature et l'Écriture Sainte. Tandis que, suivant lui, j'en aurais pu alléguer quelques autres, sans me servir de la dernière. Il a aussi suivi un autre plan dans un sermon qu'il a tenu dimanche passé sur le même texte. Ses principaux chefs sur lesquels il a fondé cette vérité étaient la Raison, la Conscience, la Contemplation de la Nature et le Consentement général de tous les hommes à reconnaître qu'il y a un Dieu. Mais on pourrait cependant lui faire plusieurs objections à ce qu'il me paraît sur cette division, telles par exemple que ces 4 chefs ne se réduisent dans le fond qu'à 3, puisque les 2 premiers n'en font qu'un seul, et que la Conscience n'est rien autre que la Raison à laquelle nous donnons ce nom parce que c'est elle qui nous fait reconnaître le bien et le mal, ou discerner ce qui est juste d'avec ce qui est injuste. On

pourrait encore lui dire que sa 4^{ème} preuve n'a aucune force et que, quoiqu'il la regarde comme la principale en la mettant la dernière, elle n'est point d'un aussi grand poids que les premières. Il serait en effet bien triste si cette grande vérité ne pouvait être démontrée ou ne pouvait être fondée que sur une si misérable preuve et, comme les athées pourraient dire, sur l'effet de préjugé ou d'une politique bien avisée. Mais enfin on aperçoit souvent les choses de bien des manières différentes, c'est peut-être un bien et un avantage pour la recherche de la vérité. Tout ce qu'il y a c'est que cet essai m'a toujours procuré un grand avantage qui est l'amitié de Monsieur Ricou ; il l'a pris pour une marque d'application et m'a, par cette raison, offert tous ses secours et tous ses livres qui pourraient m'être utiles. Nous lui avons présenté lundi dernier des analyses sur la crainte de Dieu ; il ne les a pas entièrement rejetées et il a entre autres très approuvé mon idée d'exorde et en général ma première partie, mais pour que cependant nous ayons au juste son idée sur cette matière, il nous en donnera une qu'il fera lui-même. En attendant nous en avons une autre à faire sur la toute-science, mais ce sera M. Bridel qui les verra. J'eus l'honneur de souper chez lui il y a quelques jours en compagnie ; il me chargea de vous présenter ses honneurs. Pour ce qui est de prêcher à l'Église française, il ne doute point que cela n'arrive, peut-être même est-ce le but de Messieurs les pasteurs ; mais il faut avant s'exercer par quelques petites compositions. Il est d'ailleurs encore assez tôt.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Monsieur Imer de Tramelan dans laquelle il me remercie pour le livre que je lui ai envoyé. Mais il y a ajouté un ancien auteur latin, qui est Perseus, qu'il me charge de lui débiter sans précisément me dire pour quel prix je le dois donner ; il me parle d'[1] louis ou de quelques louis que plusieurs connaisseurs lui ont dit qu'il valait. Je doute cependant que cela soit, car présentement ce n'est toujours qu'un auteur classique et qui n'est que pour un grand amateur des antiquités. Au reste, j'en parlerai à quelqu'un et je verrai ce qu'il peut valoir.

Pour le thé et la pommade, je n'ai pas encore occasion de vous les envoyer puisque M. Tourneysen avait déjà expédié la boîte avant même que j'eusse reçu votre lettre. Mais cependant, si vous n'en êtes pourvus, cela n'empêche pas que je puisse vous les faire parvenir. Recevez les assurances du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et toujours obéissant fils Morel.

P. S. Bien des salutations à mon frère et à Emelie.

[26 août 1785]

**À Monsieur
Monsieur Morel Ministre
des Églises de Corgémont
et Sombeval**

à Corgémont

Mon cher père et ma chère mère,

Je n'ai non plus pas cru par votre précédente lettre que vous vous opposiez à ce que je commence ma logique, puisque vous me laissez libre à faire ce que je voudrais. Monsieur mon professeur m'a aussi dit que je ferais ce que je voudrais, et moi je crois que le meilleur est d'encore entendre jusqu'à ce que je sois un peu dépris dans le grec, n'ayant pas besoin de bien presser mes études. Nous avons commencé mardi passé à faire des *vocabula* ce qui me demande beaucoup d'application et de temps, de façon que si je voulais commencer la logique à présent, je ne pourrais peut-être pas donner si bien mes soins aux deux arts à la fois.

Mon professeur est toujours à sa campagne, mais je crois qu'il reviendra pour le mois prochain. Il m'a chargé de vous faire ses compliments, et m'a dit qu'il faisait une collection de pierres pétrifiées, si chez nous on n'en trouvait point. Je ne sais pas s'il y en a, toutefois si vous en trouviez, et aviez la bonté de les remettre à quelqu'un qui viendrait à Bâle, je me ferais un plaisir de lui en procurer.

Nous ne nous trouvons jamais incommodés, il n'y a que les premiers jours que nous fûmes ici ; je ne sais pas si nous vous l'avons écrit, que nous eûmes un peu mal au ventre et la diarrhée. Nous sommes toujours bien, il ne nous manque rien que des souliers. Les vieux sont usés, c'est pour quoi je veux vous demander si nous les devons laisser faire ici, ils sont bien chers, ou chez nous, et si vous les faites à la maison, nous vous prions de nous les vite envoyer. En attendant, je reste toujours. Mille baisers à l'Emelie, des salutations à ma sœur et à tous ceux qui s'informeront. Dites à l'Emelie qu'elle ne doit avoir le temps long, que nous voulons bientôt aller l'embrasser. Nous y enverrons par une occasion quelques choses.

Votre très humble et obéissant Ch[*bord de la lettre déchiré*]

Bâle, le 26 août 1785

Je vois que Ferdinand a oublié de marquer que j[*bord de la lettre déchiré*]
d'apprendre à dessiner. Si vous vouliez me le perm[*bord de la lettre déchiré*]
Chez un maître où il faudra payer 20 baches nous [*bord de la lettre déchiré*]
pas beaucoup de fruit. Nous ar[*bord de la lettre déchiré*]
de raisins je me réjouis beaucoup des vendanges e[*bord de la lettre déchiré*]
j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur François Morel.

[21 janvier 1786]

À Madame
Madame la Ministre
Morel née Prêtre
à Corgémont

Corgémont

Ma très chère mère,

Vous aurez peut-être été étonnée de n'avoir point reçu de réponse à votre chère lettre datée du 11 janvier lundi passé, mais c'est la faute du messenger qui nous remit vendredi passé la lettre, avec la bourse de ma sœur et les deux linges neufs d'étrennes, dont nous vous remercions beaucoup et tâcherons de les bien employer. Nous souhaitons aussi de tout notre cœur que les vœux que vous faites en notre faveur soient exaucés. C'est pourquoi nous tâcherons de toujours faire en sorte que Dieu nous bénisse, et avec son Saint Secours de pouvoir vous toujours donner du plaisir et du contentement.

Nous avons en effet assez été surpris des nouveaux qui se sont passés chez nous depuis notre départ, et surtout du mariage de Monsieur le pasteur Liomin ; celui de Garaux ne m'a pas tant étonné car je m'y attendais. J'ai aussi appris avec beaucoup de plaisir que Monsieur le chirurgien Prêtre eut acquis une si grande renommée avec son magnétisme, et qu'il ait fait de si belles cures ; je lui souhaite seulement qu'il réussisse toujours.

François a reçu une réponse à la lettre qu'il avait écrite à l'Anne-Marie et deux pièces qui je crois valent les deux la valeur de 10 batz, dont une était pour moi et l'autre pour lui, et je crois qu'il lui écrira demain pour la remercier.

La Julie nous a aussi écrit pour un change, si nous n'aurions pas la bonté de nous informer si personne ne voudrait un change pour ce printemps. Donc, nous avons informé à plusieurs endroits, et j'espère que nous lui en trouverons un, c'est pourquoi François ou moi lui écrirons. Je pense que le papa aura assez été étonné par ma lettre lorsque je lui ai écrit qu'il m'avait fallu payer 16 florins pour le *Journal de Bouillon*, mais je m'ai informé, et on m'a dit que le prix en était rausé¹.

J'ai aussi eu avant-hier la visite de M. Linder, à qui j'ai été répondance, et qui m'a fait présent de Virgile. Hier, je lui ai été faire ma visite pour le remercier.

Monsieur le ministre Touchon est toujours bien malade, on ne sait pas s'il en reviendra.

Bien des compliments à vous faire de Monsieur le ministre Petit-Pierre, et de chez M. von Kilch, lesquels nous avons remerciés pour les bonbons comme vous nous l'aviez commandé. Et moi, en me recommandant, je suis, ma chère mère, votre très humble et obéissant fils Morel.

Bâle, le 21 janvier 1786

PS. Nous prenons déjà des leçons de danse et voici le compte que je vous envoie.

¹ réhaussé

**À Monsieur
Monsieur Morel Pasteur
des Églises de Corgémont
et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 10 août 86

Mon très cher père et ma très chère mère,

J'ai déjà pensé que la visite que nous nous proposons de vous faire dérangerait notre cours de mathématiques, mais j'en parlerai à Monsieur le professeur et je tâcherai d'arranger cela du mieux que je pourrai.

Nous aurions profité avec un grand plaisir de l'occasion de Monsieur l'officier Prêtre, mais deux inconvénients nous en empêchèrent. Premièrement, la lessive que Madame von Kilch voulait faire, et qui rendait Mademoiselle nécessaire à la maison, secondement, le linge blanc qui nous manquait ainsi que nous n'aurions pas pu en profiter ; mais nous espérons qu'il s'en présentera d'autres, sinon nous attendrons celle comme vous le dites qui ramènera M. Prêtre ici.

Monsieur D'Yvernois ne fait pas le cours avec nous ; Monsieur Sandoz et lui s'étaient arrangés pour le faire ensemble et je préfère de n'être que deux, on comprend et on profite plus étant moins, d'ailleurs le prix est égal à ce que j'ai entendu dire. Monsieur le professeur demande d'un [?], étant plusieurs ou étant seul ; je ne sais pas quand il se fait payer, si c'est quand le cours ou le mois est fini, mais à la fin du mois je le lui demanderai.

Nous allons assez souvent chez M. Haag pour consulter le vocabulaire, mais cela est un peu incommode, souvent je ne me rappelle pas toujours de tous les mots que je voudrais savoir ; je veux tâcher d'en avoir une partie à la maison, ainsi que cela me sera plus commode. J'en ai déjà lu deux volumes et je continuerai de lire la suite ; j'ai commencé [*mot illisible*] et je l'ai payé à M. Haag. Il a eu la bonté de me le procurer et de me le relier, ce qui m'a coûté 25 batz ; il s'est aussi offert à me procurer [*mot illisible*] pour expliquer Homère que je commencerai bientôt, mais il ne l'a pas trouvé chez le libraire, il est très rare et peut-être que je le pourrai acheter par rencontre ou qu'un de mes amis me le pourra prêter.

Je trouve Horace un peu difficile, mais il me deviendra plus aisé, et quand je connaîtrai bien [ses] constructions et ses tournures.

François a commencé aujourd'hui d'expliquer [bord de lettre déchiré] repos, il lui est encore un peu difficile, mais quand il l'aura un peu accoutumé cela ira mieux. Il continue toujours les leçons de M. Hagit, mais il me semble qu'il ferait bien de le quitter, car pour l'allemand, il profite autant avec Monsieur le Candidat, et pour l'arithmétique, il ne lui est pas nécessaire.

Bien des honneurs de Monsieur le professeur et de cher M. von Kilch, et moi je finis en vous embrassant de tout mon cœur, mon très cher père, ma très chère mère. Votre très humble et obéissant fils C. F. Morel.

PS. Ma veste n'est pas encore faite ; je n'ai point de doublure pour la doubler.

5 Bâle, le 20.04.1787

**À Monsieur
Monsieur Morel
Pasteur des Églises de
Corgémont et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 20 avril 1787

Mon très cher père et ma très chère mère,

J'ai appris de M. von Kilch (qui est avec la compagnie arrivée fort heureusement) qu'il vous avait trouvé tous en bonne santé, excepté la mama qui n'était pas encore tout à fait rétablie, mais j'espère que cette cure de lait d'ânesse vous rétablira entièrement. Je suis très fâché que je ne puisse pas encore vous l'envoyer cette semaine ; celle que ce M. Herzog (qui les tient) m'avait destinée ne peut pas être déjà louée, elle n'a pas encore mis bas son ânon, sur lequel ils attendent tous les jours. Il en a beaucoup d'assurées pour cet été de différents endroits, mais elles sont aussi dans le même cas ; cependant il m'a promis qu'il m'en donnerait une pour vendredi prochain et que je serais le premier de tous à qui il en remettrait.

J'ai aussi bien reçu les livres que je vous avais demandés ; je crois que M. Basler préférera que je me serve de la grammaire de Buxtorf, c'est celle dont on se sert le plus ici. Le dictionnaire de Buxtorf me pourra aussi suffire ; il est fort bon à ce que je crois, au moins ici on l'estime assez. Pour les livres de physique, je vous écrirai lesquels il me faudra, peut-être même que M. Basler m'en prêtera, ce qui pourrait suffire. J'ai acheté un Homère en deux volumes pour 18 batz ce qui n'est pas trop selon [ce] que M. Legrand m'a dit, car il est fort bon ; il a une traduction latine et quelques notes. Pour des livres de mathématiques, je m'en procurerai quand l'occasion s'en présentera. À présent je suis avec M. Basler, pour auteur [?], les mathématiques ou l'algèbre d'Euler, qui est un fort bon livre et que si je pouvais j'achèterais volontiers, mais il est assez rare. Quant à des livres anglais, je n'en ai pas encore acheté ; je m'en suis déjà voulu procurer quelques-uns, que je n'ai pas trouvés, mais M. Basler m'a aussi dit qu'il m'en prêterait.

Je vous remercie beaucoup pour les bas que vous avez bien voulu me faire et ceux que vous avez raccommoés. J'en ai à présent 11 paires. Ainsi que je pourrai bien passer l'été avec. Vous aurez peut-être mieux aimé que je n'aie pas gardé les cols de François ; s'il en avait besoin à présent il faudrait lui en refaire, mais je pense qu'il vous aura dit la raison pourquoi je les ai gardés. Je pensais recevoir mon habit de Nankin par M. von Kilch, mais il y a apparence que vous n'avez pas encore l'étoffe. Quand vous l'aurez, j'aimerais bien que vous me l'envoyiez pour le faire ici, où on le ferait beaucoup mieux.

M. von Kilch m'a aussi remis 6 louis et a gardé les autres pour la pension, et les deux écus neufs que Madame avait eu la bonté de nous avancer.

Nous fûmes hier à la rencontre de M. von Kilch jusqu'à Liestal, qui est à 3 lieues d'ici, et là nous nous amusâmes beaucoup, M. Bruckner était fort joyeux. Je me plais toujours beaucoup ici, ce que François vous aura pu dire. Je pense qu'il sera bien aise d'un peu être à la maison. Pour M. von Kilch on l'est assez à ce qu'il paraît ; il va aujourd'hui faire ses visites chez ses parents, et dans quelques jours il commencera à se mettre à son ouvrage.

Madame von Kilch a eu beaucoup de plaisir de recevoir une lettre de François. Beaucoup de personnes l'ont admirée et ont loué son style. En attendant que Madame y réponde, elle et sa maison vous présentent ses honneurs.

Chez [?] M. Hagg vous présente ses respects de même qu'à François, M. Legrand aussi, et moi, qui vous embrasse de tout mon cœur, reste mon très cher père et ma très chère mère, votre très humble et très obéissant fils Morel.

Excusez mon écriture.

PS. Bien des respects de M. Basler ; je viens de lui porter la lettre ; il ne m'a pas pu donner aujourd'hui ma leçon.

sans adresse

Bâle, le 22 juin 87

Mon très cher père et ma très chère mère,

Votre chère lettre m'apprend mon cher père que vous êtes décidé à placer François dans la pension d'Orbe ; voici des relations assez contraires aux premières que je vous ai données par ouï-dire lorsque vous m'écriviez que je devais m'informer ici de M. Capeli ; M. Basler, de qui je m'en suis informé dernièrement sous main parce que l'occasion s'en présentait justement, m'a dit qu'il n'avait pas du tout approuvé sa manière d'instruire, qu'il avait de mauvais principes, qu'il donnait de mauvais livres à lire à ses élèves, comme par exemple les ouvrages de Voltaire et d'autres ; et qu'il avait comme je vous l'avais déjà écrit fait banqueroute, étant parti de Bâle à son insu. M. Legrand m'a presque dit la même chose, mais cependant pas tant. Si cela vous dissuadait à placer François chez lui, je pense qu'il y aurait encore d'autres pensions où il pourrait entrer, comme chez M. Géliou ou autre.

Voici une lettre de M. Legrand l'Aîné par laquelle il se flatte de pouvoir peut-être réussir et de faire en sorte que vous vouliez vous charger de ces deux jeunes gens qui sont le sujet de sa lettre. Il vous parle dedans comme si vous étiez déjà déterminé à les prendre ; mais les raisons pourquoi il vous écrit ainsi sont, qu'outre qu'il suppose votre consentement d'avance, et qu'il ne parle que conditionnellement, s'il ne l'avait pas ainsi fait, il aurait été obligé de vous écrire deux fois, premièrement pour avoir un oui ou non, et secondement si c'était oui pour vous donner les conditions, et d'avoir le prix. Pour les leçons que l'on exigerait, vous pourriez les donner toutes, excepté l'écriture et l'arithmétique, et pour quand je reviendrai à la maison, je tâcherais aussi de vous aider, d'ailleurs si vous remettiez vos terres jusque pour garder un cheval et une vache, ce que je souhaiterais beaucoup, ce serait un grand amusement, ce serait au moins le mien d'avoir ainsi des élèves. Pour l'écriture et l'arithmétique, Voisin ou le régent ; l'oncle Alphonse peut-être s'y prêterait même aussi à leur donner des leçons au moins en hiver, et s'il n'était pas moyen en été, on leur donnerait des exemplaires. Quant à la Platte [?], ce ne serait pas un si grand article qu'il ne pût se passer de maître. Ce sont des jeunes gens de bonne maison qui ont jusqu'ici reçu une bonne éducation. Ils ne sont pas encore bien forts dans le latin, cependant assez quant à leur âge ; ils ont un bien bon caractère, doux, assez vif, à ce qu'il m'a paru en les voyant sur la rue. Enfin M. Legrand, peut-être parce qu'il y prend un intérêt particulier, m'a dit qu'il ne s'en désirerait point d'autres.

La lettre que j'avais remise à M. Imer était pour ma sœur ; je suppose qu'elle l'aura reçue à présent, sinon il faut qu'elle soit perdue. La première fois que je le verrai je le lui demanderai. Je pense que la montre de M. Basler ne presse pas beaucoup et qu'il sera assez temps de l'envoyer par une bonne occasion. Cependant je le lui demanderai ; aujourd'hui il est trop tard, je ne vais qu'à 2 heures chez lui et il faut alors que ma lettre soit déjà loin. Pour les 50 batz qu'elle coûte, je crois que je les lui demanderai, il me semble que c'est assez de lui avoir fait présent de la chaîne. Je voudrais bien que pour cela vous m'envoyiez avec la montre le compte que Rouchernon nous pourrait faire, il vaut toujours mieux.

Je trouve aussi comme mes professeurs que je n'ai pas mal fait en me faisant immatriculer en théologie ; je daterai toujours de cette époque. Monsieur le professeur Meyer qui deviendra le doyen des théologiens verra déjà mon nom écrit dans l'immatricule des étudiants en

théologie ainsi qu'il ne serait pas nécessaire que je lui dise que je l'ai fait pour être simplement compté au nombre des étudiants théologiens. Cependant, comme vous avez bien eu la bonté de me l'écrire, je le lui dirai afin que, quoique je ne fréquente que quelquefois pour la forme ses leçons, il veuille bien me donner un certificat quand je partirai pour dater de cette époque en allant à Berne ; car c'est là, préférablement à Lausanne où j'irais aussi comme vous me l'avez dit, pour un 6 mois ou plus, simplement pour m'un peu former au style des meilleurs ministres, que j'aime faire mes études. Je crois qu'on n'a point de leçons en été à Berne ; si cela était, je pourrais m'exercer alors dans la prédication, et retourner passer les étés à la maison, ce qui serait fort agréable. J'avance assez dans l'anglais. Si j'avais une assez grande Copia verborum, je pourrais lire tous les auteurs, mais la prononciation est toujours fort difficile, cependant, j'apprends aussi un peu à le lire avec M. Basler qui le sait. *Sed neq bene, neq mala*, j'ai aussi commencé l'hébreu avec M. Legrand l'Aîné, et je commence de le lire à présent. Il ne me paraît pas le quart si difficile que l'anglais pour la prononciation.

sans adresse

Bâle, le 3 octobre 1787

Mon très cher père et ma très chère mère,

Je m'empresse de mettre la main à la plume pour vous donner de mes nouvelles, et des relations de mon voyage. J'arrivai très heureusement à Boujean², comme le domestique vous l'aura dit, et étant là, j'y attendis M. Legrand et ces dames pendant l'espace d'une heure. À leur arrivée, je cherchais (en leur disant ce que vous m'aviez dit) à leur témoigner bien vivement combien vous étiez sensibles et reconnaissants aux égards qu'ils avaient eus envers vous en partant. En chemin nous nous entretînmes de notre maison ; ils en faisaient les éloges, et rappelaient les bontés qu'ils en avaient reçues. Pendant ces entrefaites, nous arrivâmes à Soleure pour le dîner et après le repas nous nous rendîmes chez M. Lutz. Monsieur eut la bonté de nous faire voir la ville, entre autres l'église, que nous trouvâmes charmante, l'arsenal, aussi bien beau, l'hôpital, le magasin à poudre, etc. Après avoir vu cela, nous retournâmes chez ce Monsieur où un beau monde nous attendait pour le souper, qui ne valut cependant pas le vôtre du vendredi. Le lendemain, nous partîmes de bon matin et arrivâmes heureusement à 7 heures du soir à Bâle. M. Legrand ne voulut pas absolument me faire le compte de mon voyage. Malgré beaucoup de sollicitations, il me le refusa. Cela étant, je ne pus faire que de l'en beaucoup remercier ; je m'adresserai cependant encore à Madame Tourneysen, mais je pense que de même elle ne voudra rien accepter. Mes dépenses ne montèrent ainsi qu'à un écu neuf, les voici. Je donnai 10 batz à la cuisinière chez M. Lutz, cela par les ordres de M. Legrand, j'en donnai autant au sommelier à la Couronne et l'autre demi-écu au domestique de M. Legrand pensant que, lui ne voulant rien, je pouvais augmenter le trinkgeld de son domestique. Je remis ensuite l'autre argent à Madame von Kilch en lui rendant ce qu'elle avait eu la bonté de me prêter. J'ai prié M. Basler de me donner le compte pour mes leçons, que je payerai, comme aussi celui de mon habit. Ensuite, j'espère qu'il m'en restera encore passablement. Je m'adresserai à Madame Tourneysen ci-après pour payer ma pension, comme vous l'avez dit, ce qui sera plus que suffisant.

J'ai recommencé hier mes études, avec bien du courage. Je fus chez M. Buxtorf pour l'hébreu qui, après avoir reçu des honneurs et respects de votre part, me pria de vous les réciproquer. M. Basler m'en dit de même ; il témoigna avoir beaucoup de plaisir de me revoir et pendant l'heure entière nous ne fîmes que de parler. J'allai aussi d'abord après mon arrivée chez Monsieur le professeur Legrand l'Aîné, pour lui annoncer et lui faire de même vos respects, qu'il vous réciproque, en attendant qu'il puisse vous écrire lui-même. Il me dit que si par hasard vous ne vous trouviez pas des plus content avec ces jeunes Messieurs ou que vous eussiez quelques peines, désagréments et vous deviez seulement le lui écrire tout droit, pour pouvoir sans faire peine à personne remédier à tout. Outre cela, il m'a de nouveau offert ses services en quoi que ce soit, et dit de bien belles choses.

Je suis tout raccoutumé ici ; il n'y eut que le premier jour qui me parut un peu plus long que les autres, et cela parce que je n'avais pas encore recommencé mon train ordinaire, mais à présent tout va bien.

² C. F. Morel a écrit « Boujan ».

Vous aurez peut-être vu Messieurs Sandoz et d'Yvernois, qui sont passés par chez nous pour aller à Neuchâtel ; c'est en voulant leur aller faire visite que je l'ai appris.

On n'a pas encore vendangé, l'on commencera seulement la semaine prochaine ; il fait assez beau temps, j'espère que l'on fera de belles vendanges.

Chez M. von Kilch ont été bien aises des prunes que je leur ai apportées ; ils les ont trouvées bien belles et bien bonnes, et vous présentent leurs honneurs ; ils vous remercient aussi beaucoup.

Bien des respects de Monsieur le conseiller Legrand et Madame de chez M. Haag. Et moi, en vous priant de faire les miens à tous ceux qui s'informeront de moi. Je demeure en vous embrassant, mon très cher père et ma très chère mère, votre très humble et très obéissant fils Morel Aîné.

Bien des compliments à ces Messieurs Tourneysen, des baisers à Emelie, et beaucoup de belles choses à ma sœur Marianne.

**À Monsieur
Monsieur Morel
Pasteur des Églises
de Corgémont et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 3 novembre 1787

Mon très cher père et ma très chère mère,

Je profite de l'occasion de M. Nicot, que je viens de rencontrer une heure après le départ du messager, pour vous envoyer une ½ livre de ce thé que vous souhaitez et outre cela m'informer par celle-ci de l'état de votre santé mon cher papa, qui n'était pas encore des mieux raffermie à son départ. Il m'a dit que vous vous étiez senti de votre ancienne maladie à ne pouvoir faire vos fonctions d'un dimanche, de quoi je suis extrêmement fâché ; je prie le Seigneur qu'il veuille vous bien vite rétablir en parfaite santé et vous préserver dans la suite de ces attaques. Écrivez-moi, s'il vous plaît, comment vous vous trouvez et vous aussi chère mama.

Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir Monsieur le conseiller Legrand, pour le prier de me remettre l'argent qu'il me faudra pour acquitter ma pension ; j'espère de le voir demain ou pour le plus tard lundi chez Madame sa sœur, où je le leur demanderai.

J'ai fait emplette d'un étui de mathématiques qui me fait beaucoup de plaisir ; il est à peu près comme celui que le jeune von Kilch avait à ce que je crois. Chez nous, il y a plus d'instruments qu'il n'y en a dans le sien, mais moins que dans ceux que l'on fait à Paris.

Je suis charmé que vous ayez reçu de si bonnes nouvelles de François, il paraît qu'il est fort occupé et qu'il n'a presque pas le temps de répondre aux lettres qu'on lui écrit ; c'est au moins une de ses excuses !

Dans une réponse à une lettre que Mademoiselle von Kilch lui avait écrite déjà à mon arrivée de chez nous ici, il lui détaille la pension, qui sont ceux qui la composent, leurs ouvrages. Il lui marque principalement combien il est occupé, et reconnaît la grande paresse qui le tenait pendant son séjour à la maison.

Je viens de porter cette besace à M. Haag, qui en vous remerciant beaucoup, m'a chargé avec toute la maison de vous présenter ses respects.

Le temps ne me permet plus de continuer davantage, je dois me rendre chez Monsieur le professeur. C'est pourquoi je finis en faisant bien des vœux pour la santé précieuse de vous mon cher papa et ma chère mama, et je reste en vous embrassant tous, votre très humble et très obéissant fils Morel Aîné.

Bien des respects de chez M. von Kilch ; votre lettre leur a fait beaucoup de plaisir.

**À Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël et
pasteur des Églises de Corgémont
et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 9 novembre 1787

Mon très cher père et ma très chère mère,

Me voici à présent chez Madame Tourneysen, au bon paradis où je me trouve parfaitement bien, et sans comparaison mieux que chez M. von Kilch ; j'y ai toutes les commodités, et on a toutes les attentions possibles pour moi. Voici comment jusqu'à présent je me trouve, j'espère aussi que cela continuera ; j'ai une charmante petite chambre dans laquelle il y a une garde-robe pour mes habits et une commode pour mes livres, qui sera remplacée par une armoire. Pour la table est fort bonne, et les servantes qui avant s'y mettaient aussi mangent à présent à la cuisine, ce à quoi je n'ai pas voulu consentir ; mais pour ne pas contrarier Monsieur Tourneysen, j'ai été obligé de céder, jusqu'à ce que les grands froids viennent où je recommencerai. Le matin, j'ai ma petite cafetière de café, et Madame et les enfants le thé. On a enfin mille attentions pour moi, comme encore le matin quand il fait un peu obscur ; d'abord qu'on m'entend sortir du lit, on m'apporte la chandelle et on saisit le moment où je descends pour déjeuner pour réduire ma chambre ; on me torche tous les jours mes souliers, ce que je faisais chez M. von Kilch. Dans tout enfin on est bon envers moi de telle façon que cela me paraît tout étrange. Je me trouve aussi mieux quant à mes études ; je ne suis pas distrait comme je l'étais. J'ai outre cela accès à la bibliothèque de feu M. Tourneysen, dont Madame m'en a remis la clé.

Je vais donc à présent continuer mes études avec plus de feu que jamais. Ayant de si bonnes occasions dont je peux profiter ; M. Buxtorf pour l'hébreu que j'ai recommencé avec lui lundi passé et avec lequel j'explique à présent le 3^{ème} chapitre de la Genèse. Monsieur le professeur Legrand, qui s'empresse toujours à m'être utile et avec lequel je commencerai la semaine prochaine la métaphysique en suivant [*mot illisible*]. Voici comment je la ferai : je lirai pour moi à la maison cet auteur, avec Clarke ou Locke, et ensuite ce que je ne comprendrai pas je le lui montrerai le mercredi et le samedi où je vais chez lui, et alors il aura la bonté de me faire part de ses pensées et de me donner ses remarques dont j'en pourrai copier une partie. Ce sera là la méthode que je suivrai d'après son conseil. Ensuite après que j'aurai fini cette science, je commencerai seulement alors le droit naturel, que je comprendrai plus facilement ayant fait la métaphysique. Je n'explique plus le Testament grec avec lui, c'est un ouvrage que je fais à la maison ; j'ai commencé à la place Homère, que nous quitterons d'abord que les dialectes me seront plus connus, pour en reprendre un plus difficile, et à côté de cela je lui porte aussi le plus souvent une traduction du latin en allemand. Et les [*mot illisible*] dont je ne puis pas me rendre raison dans César que je lis pour moi. Je vous ai à ce que je crois déjà écrit de quoi je m'occupe avec Monsieur le professeur Basler ; c'est de l'art de raisonner, en trouvant par des calculs ce qui de probable peut devenir certain, ce qui est aussi le calcul des probabilités, comme dans le jeu de dés, etc. J'ai fréquenté jusqu'ici les leçons publiques de

Monsieur le professeur Meyer, qui ont été arrêtées pendant 4 semaines où il y a eu des vacances ; elles recommenceront lundi prochain. Il y eut dernièrement l'examen général des étudiants en théologie où je fus aussi appelé ; je m'y rendis sans savoir qu'on m'examinerait aussi, M. Linder et d'autres m'ayant assuré du contraire. Cependant le tour vint aussi à moi pour m'examiner dans le grec, après qu'on en eut passé plusieurs qui s'excusèrent, ne se trouvant pas capables de répondre, je me levais avec le Testament de mon voisin, parce que je n'en avais point pris, et ce fut moi de tous qui expliqua le plus étant le premier de tous ceux que l'on avait passés. Cependant, je m'en tirais bien ; M. Meyer me le dit le lendemain en me témoignant son contentement. Je n'ai pas encore été dans les leçons des autres professeurs en théologie.

Je n'ai pas encore commencé à prendre des leçons de musique pensant que si j'avais pris un maître avant ou pendant le soir, j'aurais dû lui faire un présent de soir comme de coutume, ce qui aurait été un écu neuf, au lieu qu'en attendant qu'elle soit finie, j'épargne toujours cela. Mon anglaise³ est à présent faite, elle me fait bien plaisir ; il est bien vrai que j'aurais bien fait de suivre votre conseil ma chère mama ! Mais je trouve qu'il n'y a pas grand mal que j'aie cet habit, de plus qui ne m'a coûté que 6 batz pour le faire, et outre cela une bonne anglaise. Ces culottes ne pressent pas beaucoup, et si par hasard le tailleur n'avait plus ma mesure, j'aimerais cependant bien que vous m'en envoyiez l'étoffe pour une paire ; on pourrait me tromper ici ne m'y connaissant pas, et par contre vous au mieux.

Je suis charmé que vous vous trouviez bien rétabli mon cher papa et que vous jouissiez tous d'une bonne santé, je souhaite de tout mon cœur que cela continue.

Je crois aussi que c'est une calomnie ce que l'on dit touchant la maison de chez M. von Kilch, car certainement je ne me suis jamais rien aperçu de pareil chez Monsieur. Il est cependant aussi vrai que Mademoiselle a ses défauts. Je les ai quittés en paix et bonne intelligence. Depuis que je suis ici, j'y ai déjà été quelques fois sans y voir M. von Kilch, de qui je n'ai pas encore pris congé, parce qu'il n'était pas à la maison lundi quand je l'ai quittée ; je leur ai payé ma pension 5 louis et 2 écus neufs et les fagots par-dessus, qu'ils n'ont presque pas voulu accepter ; ils voulaient les donner aux servantes de M. Tourneysen qui vinrent chercher mes affaires, je ne sais pas si c'était des compliments ou quoi. Outre cela ils ont encore 2 écus neufs parce que Madame en me remettant mon argent et m'en rendant compte se trouva de 2 écus trop courte, qu'elle a voulu me donner ; je ne voulus les accepter, et lui laissait le loyer pour encore compter. Dois-je à présent les prendre ou non ? J'y irai toujours de temps en temps, principalement à cause de Madame von Kilch ; je l'aime aussi beaucoup, elle a eu continuellement soin de nous et de nos affaires, rien ne m'a fait peine en les quittant qu'elle. Quoique je leur aie aussi fait plus paraître de peine et de chagrin en prenant congé d'eux, que je n'en avais véritablement.

On a envoyé la lettre à Monsieur le conseiller Legrand, je pense qu'il en fera part à Madame sa sœur et qu'il lui dira aussi que vous acceptez les conditions, ou plutôt que vous voulez que l'on me reçoive pour change. Je m'acquitterai de la commission envers Monsieur le professeur Legrand en lui présentant vos respects.

Je n'ai encore rien parlé à König touchant sa proposition ; je crois qu'il n'a plus envie de sortir, il est à présent magister ou Maître ès Arts, et il croit qu'on trouverait des pensions meilleur marché à Neuchâtel, de quoi je doute cependant beaucoup. Il est encore fort indécis de ce qu'il fera, il attendra jusqu'à ce printemps à se décider.

³ Sorte de redingote.

Je m'arrange pour aller à un bal ce soir où j'y suis invité par Monsieur le conseiller Legrand qui y conduit son épouse. Je viens ce matin d'acheter une paire de bas de soie blancs ; si je l'avais su plus tôt, je vous aurais prié de m'en envoyer une de vos paires ma chère mama ! Je pense que vous ne les mettez pas souvent. Ce sera un bal à ce que je crois assez brillant. Je me réjouis et appréhende en même temps un peu d'y aller.

Bien des respects de Madame Tourneysen ; elle vous prie de faire savoir, ou ses fils, s'ils ont reçu les livres. Recevez des honneurs de mes professeurs, de chez M. Hagg et de chez M. von Kilch.

Je reste mon très cher père et ma très chère mère votre très humble et obéissant fils Morel.

Monsieur le conseiller m'a remis l'argent de ma pension, sans difficulté ; il m'a donné 6 louis, quoique je ne lui en ai demandé que 5 ½. « C'était pour que le nombre fut pair », me dit-il ; il m'en aurait donné encore autant si j'avais voulu.

sans date et sans adresse

Mon cher père et ma chère mère,

Il paraît d'après votre chère lettre que vous avez adopté la proposition que je vous avais faite pour prolonger mon séjour plus longtemps ici, je vous en suis donc mille fois obligé ; cependant je ne voudrais point que ce fût malgré vous que vous y ayez consenti et que vous ayez gêné en la moindre chose votre volonté ; *qua mihi pro lege semper stabil* [?]. C'est donc par un effet de votre bonté que je pourrai continuer tranquillement mes études ici, ce qui me les rendra encore plus agréables. Ce sera cette société de lecture, dont je fais à présent membre ; elle ne pourra certainement que m'être d'une grande utilité, tant par les bonnes connaissances que je pourrai y faire que par les progrès que je pourrai aussi faire dans les sciences en lisant des livres qui s'y rapportent. Pour cet effet, je me propose de lire par exemple le spectacle de la nature, Rollin sur l'histoire universelle, des bons livres de mathématiques, de métaphysique, en un mot de philosophie. Outre cela, je lirai donc aussi Corneille et Racine et tout [ce] que vous trouvez à propos.

J'ai en effet déjà fait part à Monsieur le conseiller de la proposition que je vous avais faite à passer encore l'hiver prochain ici en lui disant que je ne croyais point que vous vous y refuseriez ; je communiquerais même d'abord à Madame Tourneysen vos sentiments à cet égard, que vous m'aviez fait part dans votre avant-dernière lettre. Pour cet effet, je lui lisais le passage où ils étaient contenus. Elle me parut en être fort contente, je remarquai même des traits de joie sur son visage ! Et surtout quand je lui eus dit ma façon de penser.

Madame Tourneysen me prie de vous demander si vous préférez qu'elle paye à présent la pension selon le temps que ses fils sont déjà chez nous avec tout ce que vous avez déjà déboursé pour eux, parce que de cette manière, elle pourrait finir tous ses comptes avec l'an ; ou si vous aimez mieux qu'elle attende encore davantage. Je pense que cela vous sera indifférent ; d'ailleurs, après qu'elle m'aura donné l'argent qui me sera nécessaire à présent (parce que c'est elle qui paye tout pour ses enfants et non son frère le conseiller, leur tuteur) il n'en restera plus beaucoup à devoir, vous saurez qu'elle m'a déjà avancé * six louis pour payer ma pension chez M. von Kilch. Je lui ai rendu les 20 batz qu'elle avait donnés pour moi, lorsqu'elle eut la bonté de m'acheter de la mousseline pour garnir mes chemises ; quant à celles que j'ai données à garnir, ce ne sont que les dernières qu'ont m'avait faites à la maison dont le nombre est 4. Je crois outre cela que Madame Tourneysen en a donné une autre avec, dont les manchettes étaient déchirées. Pour ce que la façon de les garnir me coûtera, je ne puis pas encore vous le dire, la couturière ne me les a pas encore apportées.

Madame Tourneysen désirerait aussi beaucoup d'avoir la recette pour teindre le fil dont mes bas gris sont faits ; je crois qu'on prend de l'huile de [?], mais je ne sais ni comment on arrange cela, ni comment on s'y prend ; ayez donc la bonté de m'en envoyer la manière par écrit. Outre cela, elle voudrait aussi savoir si vous dictez à ses fils toutes les lettres françaises qu'ils écrivent ou si elles sont de leur composition ; il lui paraît que les lettres qu'elle a vues de ses parents à qui ils en avaient écrit sont trop composées pour eux.

Je ferais donc aussi des étrennes de Nouvel An aux servantes ; il me semble que c'est un peu beaucoup que de donner à chacune un demi écu neuf, mais je pense que ces Messieurs l'auront donné à vos servantes. Je dois donc faire 2 écus neufs de présent à ce Nouvel An ; le

premier a déjà son maître, le second sera destiné, le demi à mon maître de violon et l'autre demi à mon perruquier.

J'aurais bien désiré que vous eussiez eu Clarke ; cela n'étant pas, il faudra que je tâche de me le procurer. D'autre part, je le pourrai peut-être enfin lire dans cette société de lecture.

Je souhaite que toutes vos occupations ne puissent point du tout nuire à votre santé et, au contraire, contribuer à l'affermir plus encore. Car certainement, je trouve qu'une certaine tension d'esprit, cependant pas trop forte, ne peut aucunement être nuisible et surtout quand il est occupé d'occupations de différentes natures, qui produisent un changement agréable. À en juger d'après moi, j'aime extrêmement être toujours occupé, et quand je me trouve ne pas l'être (quoiqu'à présent ce ne soit pas le cas) je ne suis pas du tout bien.

Je suis charmé que vous receviez toujours de bonnes nouvelles de mon frère François et qu'il se porte bien. J'espère que vous me tiendrez votre promesse, qui était que je pourrais l'aller voir l'été prochain. Le petit gris m'y porterait si nous l'avons encore.

Il paraît d'après votre lettre que M. Prêtre est dans le pays et qu'il s'enjoindra avec sa femme ; sera-ce pour longtemps ou pour toujours, je n'en sais rien. Savez-vous à présent où il a été pendant son absence ? Je vous apprendrai aussi pour nouveau que Mademoiselle von Kilch doit être épousée ; c'est un bruit qui court par la ville. Je ne peux pas encore vous le dire pour certain ; je verrai avant s'il se vérifiera davantage.

Je suis invité à aller dîner le jour du Nouvel An chez M. Touchon où il y aura encore d'autres jeunes gens comme M. Sand du Boitou [?].

Recevez les honneurs de Madame Tourneysen, et faites les miens, si j'ose vous en prier, à bon vous semblera ; je demeure en me recommandant à vous et vous embrassant cordialement votre très humble et toujours votre fils.

Bien des belles choses à ces Messieurs, s'il vous plaît, en mon nom et surtout ce que les circonstances demandent à présent.

*Monsieur le conseiller avait premièrement eu la bonté de me les avancer. Mais Madame sa sœur les lui a rendus dernièrement.

sans date et sans adresse

Mon très cher père et ma très chère mère,

Nous avons très bien reçu les six louis pour lesquels nous vous remercions toujours beaucoup, mais j'ai trouvé que cet argent ne nous suffisait pas pour acquitter nos comptes, de façon je me vois malgré moi obligé de vous prier de m'encore vouloir envoyer un louis ou deux si vous voulez, car je n'ai pas encore remis les 3 louis à Monsieur le professeur Legrand. J'ai attendu de le payer jusqu'ici, pensant que cela ferait alors une année de leçons. Et puis nos comptes que vous avez vus, montent de 3 écus neufs, plus haut que 3 louis. Il y [a] aussi le compte de Monsieur l'opérateur, pour François, qui est d'un écu neuf qui n'est pas non plus payé. Ainsi vous voyez qu'il nous en manque encore.

Je suis bien sensible à la bonté que vous avez eue de m'envoyer ce manchon, il me fait bien plaisir ; je n'aurais sans doute pas voulu que vous fussiez privés du vôtre pour moi, celui-ci est fort bon ; après que le pelletier l'aura un peu retouché, il sera très passable. François ne s'en soucie pas lui ; il vous remercie beaucoup de l'offre, il continuera à présent Justin avec Monsieur le candidat (puisque vous n'avez pas le compendium) jusqu'à ce que l'occasion se présente d'en acheter un ; il y aura bientôt un encan, où il y sera. Pour ce qui est de son maître de dessin, il l'a quitté la semaine passée. Son estampe est aussi finie ; elle est fort jolie, il s'occupe à présent à faire un paysage.

Je continuerai si vous le voulez mes leçons latines chez Monsieur le professeur Legrand jusqu'au printemps, où je me ferai recevoir étudiant en théologie ; ces Messieurs les continuent aussi, d'ailleurs si je les discontinuais je prendrais également des leçons en grec chez lui, qu'il me faudrait lui payer, au lieu qu'à présent je les ai gratis. Monsieur le professeur a la bonté de m'en donner par un ou deux jours de la semaine outre ceux du latin, pour lesquelles il ne me veut rien.

Je suis charmé que vous ayez trouvé bon mon discours, je ne l'ai pas tout à fait composé de moi-même. Monsieur le professeur Legrand l'Aîné a eu la bonté de m'y changer quelques mots et quelques phrases qu'il ne trouvait pas bonnes ; j'ai commencé de traduire celui que vous m'avez envoyé ; il est fort bon.

J'ai déjà commencé l'anglais ; Monsieur le professeur Legrand qu'il le sait aussi, a eu la bonté de me prêter une grammaire. Il me faut encore me procurer un dictionnaire, et avec cela je l'aurais assez vite appris, il ne me paraît pas bien difficile. J'ai déjà appris les déclinaisons et les conjugaisons, et en comprends déjà beaucoup.

Pour ce qui est de la chaîne de montre pour Monsieur le professeur Basler, je le lui dirai ; s'il veut que vous cherchiez à lui en procurer une autre part, je vous l'écrirai ; je ne lui ai pas pu dire aujourd'hui, parce que nous n'allons pas chez lui.

Quant à ce pensionnaire dont Monsieur le professeur Legrand l'Aîné m'a parlé, je ne pourrais pas vous dire s'il est encore jeune ou pas, je ne le connais pas. Tout ce que je sais c'est que Monsieur le professeur aurait été bien aise si vous vous en étiez chargés, de même que les parents du jeune pensionnaire, comme M. Legrand m'a dit ; il me demanda encore quel serait le voudrié [?] de la pension, et quelles instructions il pourrait avoir ; mais à présent que j'ai reçu votre réponse, je la lui dirai et je verrai ce qu'il me dira.

M. Kœnig est encore ici ; il ne se propose de sortir qu'aux vendanges prochaines, mais je lui ferai votre commission.

Nous passâmes agréablement le Nouvel An. Nous dînâmes et fûmes l'après-dîner chez M. Fouchon qui eut la bonté de nous inviter avec d'autres jeunes Messieurs ; il vous présente bien ses respects.

Voilà ma silhouette que je vous envoie ; elle me paraît assez bonne. Au reste, je ne peux pas bien en juger. Je vous envoie aussi la copie du compliment que j'ai envoyé à Monsieur le maire Bourquin ; je n'y ai pas beaucoup changé, car je ne l'aurais pas pu mieux faire.

Bien des compliments et respects de Messieurs mes professeurs, des deux Messieurs Legrand et de M. Basler, de même que chez M. Haag. Monsieur et Madame von Kilch vous saluent et François et moi, restant toujours, mon cher père et [ma] chère mère votre très humble et très obéissant fils Ferd. Morel.

Nous vous remercions bien pour les bonbons ; ils sont déjà mangés ! Pour ce qui est de la bourse, j'oubliai de vous l'envoyer.

Excusez mon écriture.

12 08.01.1788

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël et Pasteur
des Églises de Corgémont et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 8 janvier 1788

Mes très chers parents,

C'est avec la plus vive reconnaissance que j'ai lu votre dernière [lettre], dans laquelle vous me réciproquez les vœux que je forme sans cesse et particulièrement au renouvellement de cette année en votre faveur. Soyez persuadés que je ferai tous mes efforts pour répondre à vos vœux et à vos désirs.

Voici enfin le compte en question ; c'est Monsieur le conseiller Legrand qui l'a réglé à sa façon, ou plutôt à celle des Commoreaux [?], et de peur que vous ne puissiez en sortir, j'ai pensé qu'il ne serait que bon de payer de vous en donner une explication ; c'est pourquoi la voici telle qu'elle est conçue ci de suite. Je suppose premièrement que je paye ma pension de 20 louis pour 1 an ; il met en conséquence les 6 mois que j'ai passés ici à 10 louis ce qui ne souffre point de difficultés, puisqu'il en compte 40 pour la pension d'un an des deux Tourneysen. Or, de ces 40 louis, on m'en a avancé 17 pendant mon séjour ici et 2 avec 23 batz $\frac{1}{2}$ pour différents comptes que Madame Tourneysen, après avoir payé, vous envoya lorsque j'étais à la maison ; vous en avez en outre reçu 15 par M. Ryhiner ce qui fait en tout 34 louis 23 batz $\frac{1}{2}$. Mais de ces 40 louis déjà mentionnés, il en faut retrancher les 10 de ma pension, il en reste donc 30 ; en y ajoutant les 324 batz et 3 louis [?] que vous avez déboursés pour ces jeunes Messieurs, cela fera 32 louis 4 batz 3x. De façon que des 34 louis 23 batz $\frac{1}{2}$ dont il ne vous en vient que 32 louis 4 batz 3x, il resterait de bon à Madame Tourneysen 2 louis 18 batz 3x.

Cela n'est cependant ainsi qu'autant que l'on n'y comprend pas le mois d'octobre que j'ai passé à la maison et qui, pour les jeunes Tourneysen, entre dans la seconde année ; c'est pourquoi Monsieur le conseiller me le compte déjà aussi dans cette année, et seulement pour égaliser le temps, afin qu'elle date tant pour eux que pour moi depuis la fin de septembre 1788. Si l'on compte donc encore ce mois-là avec l'année passée puisque proprement elle n'a fini pour moi qu'au commencement de novembre, cela donnera 40 livres de France ou 266 batz 3x pour la pension d'un seulement et alors cela étant ajouté aux 32 louis 4 batz 3. On aura 33 louis 31 batz $\frac{1}{2}$ ce qui ne diffère de 34 louis 23 batz $\frac{1}{2}$ que de 10 d'or fr. [?] ou 66 batz 3x et en y ajoutant la pension de l'autre pour ce même mois, cela ferait le double de 266 batz 3x, c'est-à-dire que cela ferait 13 écus neufs 13 batz $\frac{1}{2}$, de sorte qu'alors Madame Tourneysen vous redevrait 1 louis 34 batz. Mais cela entre déjà dans le compte prochain de sorte donc que, suivant cet arrangement et en comptant seulement la pension d'un des jeunes Tourneysen pour le mois d'octobre passé, sans y comprendre celle des deux, il reste que vous redevriez 66 batz 3x à Madame Tourneysen.

Nous fûmes lundi passé commencer nos leçons d'analyse chez Monsieur Ricou, où nous irons pendant tout le mois. C'est la première fois que j'eus l'honneur de le voir ; il me fit beaucoup d'accueil et me témoigna le plaisir qu'il avait de pouvoir m'être utile en quelque chose.

La leçon commença par un exposé des différentes parties d'un discours, et un petit abrégé de règles sur la composition. En suite de quoi il nous proposa un texte (le même pour tous) dont nous devons lui en apporter l'analyse lundi prochain. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il m'a donné justement le même texte que j'avais choisi déjà quelque temps avant pour un sermon que je me proposais de lui présenter la première fois que j'irais chez lui, et que je ne pus pas finir pour lors. Il servira donc d'analyse cette fois-ci et j'espère qu'il sera reçu avec plaisir. D'ailleurs je n'appréhende point de le montrer ; je l'ai travaillé avec toutes les peines possibles, je veux dire que je me suis donné beaucoup de peine en le composant ; Monsieur le professeur Legrand auquel je viens d'en faire voir une partie en a été fort satisfait. Du reste, il faut encore attendre l'heure qui en décidera, et alors je pourrai si vous souhaitez vous l'envoyer. En attendant, je dois vous dire qu'il traite de l'existence de Dieu, et que le texte est dans *l'Épître aux Hébreux*, C. XI Q. G. [?] Il faut que celui qui vient à Dieu croie que Dieu est. Je vous aurais répondu plus tôt, si j'avais eu l'occasion de vous faire parvenir ma lettre, mais la rigueur de la saison empêche que les diligences continuent d'arriver régulièrement suivant leur ordinaire ; tellement même qu'elles sont quelquefois retardées de 2 ou 3 jours ou qu'elles n'arrivent seulement pas. Il paraît par votre lettre que vous avez la même température qu'ici. Il fait un froid excessif, et qu'on est obligé pour avoir sa ch[bord de la lettre déchiré] chaude de l'échauffer 3 fois par jour. Le bois devient [bord de la lettre déchiré] extrême ; on manque bientôt de farine et par conséquent [bord de la lettre déchiré] il n'y a plus qu'un moulin ou, comme on m'a dit dernièrement, deux qui aillent, les autres sont tous gelés ; et ces deux qui restent et que l'on a beaucoup de peine à faire marcher sont peu de chose pour pouvoir moudre ce qu'une si grande ville demande. On écrit de Genève que le froid est encore plus fort qu'ici, qu'ils manquent tout à fait de pain, et que le Rhône et le lac à un quart de lieue en avant sont entièrement gelés. Hier, il y avait environ une cinquantaine de personnes qui attendait devant la porte de Saint-Paul du pain qu'on devait apporter d'Huningue pour le prendre les premiers. Les loups s'approchent aussi de la ville. On en a aperçu devant 3 portes différentes. Ils attaquent les voyageurs ; je suppose que François vous aura écrit qu'il y en a un qui a dévoré les métayers d'Orbe à Lausanne. Mais malgré que la saison soit si rigoureuse, les pauvres ici sont cependant assez bien soignés ; on leur fait beaucoup de bien. Il serait à souhaiter qu'il en fût partout comme ça. Madame Tourneysen vous réciproque ses honneurs et ses compliments de circonstance, et moi je reste pour la vie, mes très chers parents, votre très humble et très obéissant fils Morel. Morel

J'ai reçu dernièrement une lettre de Monsieur Vatt à laquelle je répondrai au plus tôt ; faites, s'il vous plaît, mes compliments et respects à tous ceux qui voudront bien s'informer de moi. Mais il faut encore que je vous prie de bien vouloir m'envoyer par occasion cette concordance où pour le mieux désigner ce petit livre in 12°, dont je me servais à la maison pour y chercher des textes.

F.

Pour quant à Monsieur Bridel, je n'ai pas eu l'honneur de le voir depuis lors. Il ne me semble qu'il soit bien méfiant [?] que vous lui écriviez. Au reste, c'est comme il vous plaira.

N. B. Il faut noter que le louis est pris à 1 gobatz [?] et 9, l'écu neuf par conséquent à 40 batz.

13 31.01.1788

sans adresse

Bâle, le 31 janvier 1788

Mon cher père et ma chère mère,

Je vous aurais répondu plus tôt si je n'avais attendu vainement sur une occasion que devait me procurer un certain Monsieur d'ici qui se proposait de passer par Corgémont et qui vous aurait remis cette lettre. Mais j'espère que cette petite suspension à vous écrire ne pourra m'attirer aucun reproche, et que vous ne prétendrez pas devoir recevoir des lettres de moi à chaque ordinaire du messenger.

J'ai commencé à effectuer le conseil de Monsieur Legrand au sujet des journaux, d'abord après en avoir reçu votre approbation. Il y en a plusieurs qui me sont très intéressants principalement par rapport à mon but, tels par exemple que le journal encyclopédique de Bouillon, *l'Esprit des Journaux*, le *Courrier de l'Europe* et surtout la *Gazette littéraire* d'Allemagne ; ce sont ceux que je parcours particulièrement pour en tirer des extraits. Cependant, je me propose de ne donner dans la suite qu'une heure de temps ou environ par fois à ces sortes de lectures.

J'aurais déjà commencé à lire l'ouvrage que vous me conseilliez sur l'histoire universelle, mais jusqu'ici il ne se trouve pas dans la bibliothèque à la Société ; je doute même un peu si de longtemps il y aura accès, à moins qu'un des membres l'ayant ne veuille s'en priver pour le mettre là ; car les fonds de la Société ne permettent pas qu'on se mette en de si grands frais pour un seul ouvrage aussi cher que celui-ci l'est. J'ai commencé avec beaucoup de plaisir la lecture des œuvres de Racine ; j'ai trouvé la première de ses tragédies charmante et parfaitement bien composée. Oui, certainement, ce sont de tels ouvrages propres à former mon style que j'ai le plus besoin de lire ; je reconnais bien malgré moi combien il est petit, et que ce sont les fautes que je commets qui le caractérise (distingue) principalement des autres. J'accuse ma négligence jusqu'ici à ne pas m'avoir étudié à le corriger, et à ne plus avoir déjà lu des livres propres à me le former, de même qu'à me mettre mieux au fait de ma langue que je ne possède pas encore bien. Mais je l'aurais certainement déjà fait si mes études ne m'avaient jusqu'ici pris tout mon temps pour le faire, et empêché pour ainsi dire à m'adonner à de pareilles lectures. À présent que je n'en vois que trop bien la nécessité, j'y donne bien volontiers quelques petits moments, me proposant de m'y encore mieux appliquer, et principalement aussi à la langue française pendant le temps que je passerai l'été à la maison. Je vous envoie ici mes comptes qui commencent depuis le temps que je suis sorti de chez Monsieur von Kilch ; ils montent haut je l'avoue et ce n'est que la nécessité qui m'a obligé de prendre encore 6 louis de Madame Tourneysen, car vous verrez que toutes les dépenses que j'ai faites ont pour ainsi dire été nécessaires. J'espère cependant que dans la suite elles ne monteront ni près de là aussi haut ; c'est ordinairement au Nouvel An quand il faut payer les comptes et faire des présents qu'on est obligé d'en faire les plus grandes.

J'ai parlé à Monsieur Linder au sujet de la montre. Voici la réponse qu'il m'a donnée ; il n'en veut pas une du marchand qui ne soit pas garantie, ni une de la nouvelle invention, mais il en veut une qui soit bonne, garantie et bien faite, dont le prix soit de 10 à 11 écus neufs. Si vous pouviez faire en sorte qu'il puisse l'avoir au plus tôt possible, vous lui rendriez un service d'autant plus grand.

Madame Tourneysen vient de m'apporter différents échantillons de coton ; je vous les envoie pensant que vous pourrez choisir celui qui vous accommodera le mieux. J'ai marqué le prix de la livre à chaque échevette. Si par hasard ni l'un ou l'autre ne vous accommodait, vous pourriez avoir ici de la cotonne dont l'aune coûterait 20 batz et dont la largeur ferait 4/3 de l'aune de Bâle. À présent, vous pouvez vous décider ; à votre réponse, je m'empresserai de remplir ma commission.

J'aurai l'honneur de conduire demain à un bal une jeune demoiselle Tourneysen, nièce de Madame Tourneysen qui veut bien me faire la générosité de payer l'abonnement pour moi. Laud [?] par cette raison aussi qu'elle m'a justement choisi sa nièce pour y conduire.

Vous saurez peut-être que M. Blanchard est ici dans le dessein d'y lancer un ballon pour y monter avec ; mais n'ayant jusqu'ici pas assez trouvé de souscripteurs qui puissent lui donner assez la somme de 300 louis qu'il voudrait bien avoir, on croit qu'il partira.

Madame Tourneysen vous présente ses respects, Monsieur le professeur Legrand vous en fait de même.

Présentez, s'il vous plaît, mes honneurs aux oncles et à mes sœurs. Comment se portent toujours les jeunes Tourneysen ? Profitent-ils beaucoup ? Comment les trouver toujours ? Leurs lettres m'ont fait beaucoup de plaisir, je réponds aujourd'hui.

Accordez toujours, mes chers parents, une petite place dans votre cœur pour votre très humble et très obéissant fils Morel.

Comment avez-vous trouvé la lettre que j'ai écrite à mon frère ; était-elle passable ?

PS. Voulez-vous que je vous envoie les comptes du tailleur, cordonnier et du drap pour mon habit vert de M. Frey ?

[ajout]

Madame Tourneysen vient me prier de témoigner à Messieurs ses fils qu'elle leur aurait déjà écrit et envoyé ce qu'ils attendent peut-être, mais qu'ils ne doivent cependant pas perdre patience, et qu'en attendant elle se porte toujours bien. Je vous en souhaite de même, et surtout que [vous] puissiez supporter sans peine ce froid. Pour quant à moi, je vis sur bonne espérance et, dans l'attente d'un changement et d'une meilleure saison, j'oublie celle-ci.

Bâle, le 26 février 1788

Mes chers parents,

Vous recevrez ici le coton avec la turquie que vous m'aviez demandé. Je vous l'aurais déjà envoyé vendredi passé comme je vous l'avais écrit, mais la [mot illisible] que vous m'aviez aussi recommandée n'était alors pas filée ; je viens seulement de la recevoir aujourd'hui. Voici aussi du papier, mais pas autant que vous m'en demandiez ; il n'y en a que 6 mains. C'était le seul que j'aie pu trouver avec du rebut [?], l'autre était déjà tout vendu ; Madame Tourneysen en a aussi mis pour ses enfants qu'ils reconnaîtront aisément, le vôtre est d'ailleurs empaqueté dans une feuille bleue.

J'ai retiré l'argent de la montre de Monsieur Linder ; il en est jusqu'ici très content. Il vous fait ses sensibles remerciements et vous présente ses honneurs et respects.

J'avais déjà avant la réception de votre lettre pris 2 louis de Madame Tourneysen, en partie pour payer ce que je vous envoie ici, en partie pour m'acheter un chapeau rond en place du mien qui est usé, de l'étoffe pour une veste d'été pour tous les jours et pour ce [dont] j'aurai encore besoin. Je pourrai toujours employer l'argent de la montre ; il m'en faudra pour payer Monsieur Basler qui me demandera pour 6 mois de leçon 6 écus 10 batz ; c'est au moins ce qu'il me demandait ci-devant pour le même temps. Pour ce qu'il me restera, je tâcherai de l'employer au mieux et de faire les plus petites dépenses qu'il me sera possible.

Je fréquente sans doute les cours théologiques, c'est-à-dire les cours publics que Messieurs les professeurs Meyer et Herzog donnent. Pour les cours privés, je pense qu'il sera encore assez temps de les commencer, cela dépend de vous ; je veux tâcher de pouvoir copier celui de Monsieur le professeur Burkhard, ce qui sera un bon commencement.

La musique va assez bien ; il y a déjà assez longtemps que je peux la lire. Je [ne] m'en tiens pas là, je veux aussi la jouer ; j'ai déjà commencé plusieurs petits lieds que je joue mieux les uns que les autres. Je serais plus avancé encore si mon maître venait plus régulièrement, mais il est très négligent.

Je finirai avec le mois, puisque telle est votre volonté, les leçons de Monsieur Basler. Je viens de le lui dire ; il y a consenti.

Ce n'est pas *Wolfli Cura Philologica* que je veux me procurer, c'est sa métaphysique. Je ne suis pas encore bien sûr de la recevoir ; c'est que je puisse très bien m'en servir. Il ne m'est cependant pas absolument nécessaire ; j'en ai un que Monsieur le conseiller Legrand m'a prêté, ce qui pourrait me suffire.

Il y aura dans 8 jours un bal qui ne pourrait pas être sans moi ; c'est pourquoi Monsieur le conseiller Legrand m'a de nouveau invité. Je me propose de m'y beaucoup amuser.

Madame Tourneysen vous présente ses honneurs. Monsieur le professeur Legrand en fait de même.

Je salue mes sœurs et je vous embrasse en finissant et restant, mes chers parents, votre très humble et très obéissant fils Morel.

sans adresse

Bâle, le 14 Mars 1788

Mes chers parents,

Je suis charmé que vous ayez encore reçu dans son temps le coton, turquie et papier ; je suppose que la première accordera au second, et que de même la [*mot illisible*] que vous demandiez outre cela aura été telle que vous la souhaitiez. Quant au papier, je suis fâché qu'il ne se soit pas trouvé tel que vous l'auriez bien voulu ; mais on peut y remédier. Et si par hasard vous n'en aviez déjà plus dans le temps où je dois aller chez nous, je pourrais en prendre alors avec moi du plus convenable. C'est donc pour les environs des fêtes de Pentecôte, que je m'arrangerai pour partir d'ici ; je ferai donc en sorte que j'aie alors achevé la métaphysique, de même que d'autres études. Je tâcherai de faire assez de progrès jusqu'alors dans l'hébreu, pour que je puisse le continuer ensuite moi seul. Quant à l'anglais, je peux déjà à présent le comprendre assez aisément ; Tom Jones, que je lis à présent, a par-ci par-là quelques phrases assez difficiles, mais à l'aide d'un dictionnaire et, par la suite, [*mot illisible*] le rapport à ce qui précède me fait en partie deviner ou découvrir ce que je ne comprenais pas ; je peux m'en tirer assez facilement. J'attendais cette même réponse pour ce qui regarde les leçons particulières de théologie. Il me semble aussi que je peux encore suspendre assez longtemps avant que de la commencer, et qu'il sera encore assez tôt l'hiver prochain après mon retour ici.

Je suis bien aise que vous soyez toujours comme ça contents et satisfaits de ces jeunes Messieurs.

Je ne doutais jamais qu'ils ne vous donneraient le plus grand contentement ; ce sont certainement deux jolis garçons, et qui me plaisent tous deux beaucoup. Ce que je trouve principalement de beau à l'aîné, c'est son assiduité, son application, sa grande douceur ; le cadet a par contre aussi un bien bon cœur, une grande franchise et docilité en tout, qui me plaît beaucoup.

Eh bien vous avez donc pu vous résoudre à faire inoculer Emelie. Cette résolution en vous aura un peu coûté de peine à prendre cette résolution, surtout à vous ma chère mama, j'ose le croire ; mais l'événement doit vous consoler et vous apprendre qu'un courage prudent est toujours bon. Je suis charmé que cela ait si bien réussi ; je souhaite que les suites puissent répondre à vos souhaits comme aux miens et devenir le tribut des soins et des peines que cela peut vous occasionner.

Il paraît, par la lettre de François, qu'il n'avait pas encore reçu ma dernière, quand il m'a écrit celle-ci ; il y demande une description de quelques phénomènes et je lui en fais une dont il doit ce me semble être content, quoique ce ne soit pas en des termes si éloquents que ceux dont il se sert dans ses lettres, ni avec tous les charmes que la rhétorique peut donner à un discours, ce que je ne peux pas encore bien malgré moi.

Cependant, j'ai fait ce que je pouvais faire en retour. Si je ne lui ai pas réciproqué des complètes lettres [de] M. Haag, c'est que je l'ai oublié. Toutefois, je tâcherai une autre fois de me mieux acquitter de mon devoir, si j'y ai manqué. Je pense qu'il profite beaucoup dans l'écriture et surtout qu'il s'est déjà formé un charmant style ; certainement si c'est ailleurs comme ici, je ne doute point qu'en la manière d'instruire un procès et de le conduire si

éloquemment ne puisse faire beaucoup devant un juge et principalement se gagner son attention. Je lui répondrai par le retour de ceux qui accompagneront Abram Raiguel et Frederick ; j'ai aussi plusieurs livres dont je n'ai plus besoin que je leur remettrai mais il me semble que s'ils arrivent déjà à présent, ce serait bientôt que je leur donnerais de mes effets. Je pourrais pendant ce temps-là encore m'en servir ici, d'ailleurs je pense qu'il y a déjà des chemises neuves.

sans adresse

Bâle, le 7 novembre 88

Mes très chers parents,

Si je voulais vous dire tout simplement quel a été mon voyage, il me suffirait de vous dire qu'il a été fort heureux. Mais comme je sais que ce n'est pas cela seulement que vous demandez, et que vous vous attendez à en recevoir la description entière, je vais donc vous la commencer. Quoiqu'il m'ait toujours été fort pénible de quitter de bons parents, surtout encore puisque je voyais que mon départ vous affectait aussi, je ne laissais cependant pas que de m'en remettre le mieux que possible. Et j'arrivais ainsi à Sonceboz où, d'abord après être descendu de voiture, je me rendis chez Monsieur le maire Bourquin ; mais comme le postillon y dina contre son ordinaire, je ne le quittai qu'après un bon moment, où il eut alors la générosité en prenant congé de lui, de me donner un écu neuf de présent. Nous en repartîmes cependant bientôt après et nous vînmes d'un seul trait pour ainsi dire jusqu'à Malleray. Je devais alors comme vous savez quitter la diligence pour aller l'attendre à Bévillard chez Monsieur le ministre Mochard. Mais comme il ne s'y arrêta que pour changer de chevaux en prenant les paquets, mon projet renversé, je fus obligé de l'attendre là pour ne le pas retarder, de façon qu'ainsi je fus privé du plaisir de voir la cure, et de prendre ses ordres si elle en avait pour Bâle ; c'est pourquoi je vous prierais en lui présentant mes respects de lui en faire bien mes excuses. Il en fut ainsi de Moutier ; elle ne me laissa qu'à peine le temps d'aller chez Mademoiselle Schaffter lui remettre la lettre dont la tante m'avait chargé. Il se faisait tard, le postillon pressait pour encore arriver de bonne heure à Delémont. Nous en approchions cependant toujours un peu, mais la nuit ne voulut pas nous laisser jusque-là de la clarté du soleil ; elle voulut à son tour nous accompagner un bout de chemin, et de plus nous introduire en ville. Mon souper m'attendait déjà chez M. Fleury à la Tour Rouge ; il me tint seul compagnie. Le lendemain matin, la diligence de Porrentruy arriva et se recharga de mes paquets où, après avoir payé mon compte qui se monta en tout depuis chez nous jusqu'ici à 25 batz, j'entrais pour me rendre à mon but ; le temps qui nous était toujours favorable parut cependant vouloir changer, et effectivement nous eûmes une petite pluie en entrant en ville, qui cependant ne m'empêcha pas de venir aussitôt que je fus descendu de voiture ici dans mon ancienne demeure où on m'attendait. Je n'eus pourtant pas le plaisir de voir alors Madame Tourneysen ; elle était déjà chez sa belle-mère où on me fit inviter d'abord que l'on eut appris mon arrivée. Je ne fis pour cela que d'un pour me recharger et je me hâtais ainsi de m'y rendre, impatient de revoir Madame et toute la maison.

On me reçut avec grand plaisir et toutes ces dames furent bien aises de me revoir ; entre autres la bonne grand-maman de ces Messieurs. Pendant toute la soirée, la conversation roula sur eux ; on s'informait si mon départ ne leur avait non plus point fait de peine. On disait qu'il paraissait donc qu'ils se plaisaient bien, d'autres qu'ils étaient parfaitement bien, que vous aviez beaucoup de soins et de bontés pour eux. Enfin, on en vint à moi ; si je m'étais bien amusé et ainsi de suite. Le lendemain, je passais la matinée à la maison, où j'arrangeais mes affaires que je retrouvais toutes très bien conditionnées, et dans un bon état. Il n'y a qu'un seul article que j'ai oublié ; c'est une paire de bas noirs de coton. Cependant, cela n'est point de conséquence ; ils ne pressent d'ailleurs pas, je n'en ai besoin que pour Noël. Après dîner,

j'allais faire mes visites comme chez Monsieur le conseiller Legrand où [*fin de la lettre à compléter*]

17 17.12.1788

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable classe d'Erguël
et Pasteur
à Corgémont**

[Bâle, le 17 décembre 88]

Mes très chers parents,

Je vous aurais déjà écrit plus tôt si mes occupations ne m'en avaient en partie empêché, et si je n'avais pas appris par le canal des jeunes Tourneysen que vous jouissiez, Dieu merci, actuellement tous d'une bonne santé. Je souhaite que cela puisse toujours ainsi continuer et que, malgré qu'ici la saison paraisse en vouloir à la santé de beaucoup de personnes qui ont été attaquées de différentes maladies, vous puissiez en échapper.

Monsieur Schnell a très bien reçu votre lettre à l'occasion de son frère ; il me fit inviter à aller manger la soupe chez lui, d'abord après l'avoir reçue, et me témoigna combien il avait appris avec plaisir que vous vouliez bien vous en charger ; pour quart aux conditions que vous lui avez faites, il les accepte très volontiers. Il souhaiterait entre autres qu'il pût, suivant sa destination, apprendre l'arithmétique à fond et tâcher de se former une belle main. Mais je suppose qu'il vous aura déjà répondu ; s'il ne l'a pas fait, c'est parce qu'une nouvelle occupation lui étant survenue, et ayant été obligé d'opposer publiquement des thèses que Monsieur Gysendörfner a soutenues pro grade et dans le dessein de se faire recevoir docteur en droit, cela l'en aura empêché.

Dans le même moment où je finis ces lignes, je viens de recevoir votre lettre, qui m'apprend à mon grand chagrin que vous vous êtes trouvés attaqués de cette fièvre, contre mon attente et lorsque je vous croyais tous bien portant ; je souhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez au plus tôt et que cela n'ait aucune suite.

J'espérais pouvoir vous envoyer mon compte réglé depuis longtemps ; mais Madame Tourneysen, remettant tout à Monsieur son frère qui comme vous savez n'est jamais si expéditif par la raison de ses grandes occupations. Cela n'a par conséquent pas encore pu être fait, au reste je crois que nous pourrons cependant l'arranger avant le Nouvel An.

Je suis charmé que les affaires de M. Baillif soient terminées ; il aurait été à plaindre s'il avait été obligé de s'absenter tous les dimanches, pendant cet hiver qui suivant les apparences se fera sentir dans toute sa force. Mais vous ne me parlez pas de ce Monsieur le ministre Liomin ; est-il toujours le même ? Son état est-il toujours critique ? Je ne le souhaite pas.

La mort de Monsieur le maire Bosset n'est point du tout surprenante ; je suppose qu'il sera bien vite remplacé et naturellement par M. Prêtre. Il n'a pas attendu assez longtemps de mourir, pour que le projet que nous formions à l'égard de François puisse avoir lieu.

Je ne suis point du tout fâché par ce temps d'avoir mon surtout ; il est grand et est une bonne étoffe de façon que je suis bien au chaud en l'ayant. Mon habit est aussi fait et a mon grand contentement pour queue ou culotte, je ne suis pas encore décidé de quelle couleur j'en prendrai. Mais j'y peux encore penser.

Je me propose d'aller un de ces jours chez M. Bridel avec le certificat que vous avez eu la bonté de me donner le prier de bien vouloir m'admettre à la Communion ; je pourrais peut-être alors lui parler à l'occasion d'un sermon que je médite, mais qui n'est pas encore commencé. Il est temps que je finisse ; je suis d'ailleurs invité à aller souper aujourd'hui chez M. Ha[a]g. Il me faut encore un peu m'arranger. Recevez donc leurs honneurs, ceux de M. Legrand et Madame Tourneysen. Je vous souhaite un parfait rétablissement et une parfaite santé, mes très chers parents, et je reste votre très humble et très obéissant fils Morel.

Bâle, le 17 décembre 88

N. B. Les cols de 2 ou 3 de mes chemises m'étant trop petits commencent aussi à user. C'est pourquoi je vous prierais de bien vouloir m'envoyer environ 1 aune de toile fine pour les réparer ou y remédier.

18 Sans date, Votre lettre à Madame Tourneysen

sans date et sans adresse

Mon cher père et ma chère mère,

Votre lettre à Madame Tourneysen m'a paru lui avoir fait beaucoup de plaisir, comme aussi les modèles d'écriture de sa fille, dont elle a témoigné être fort contente.

Je ne doute pas que Monsieur le conseiller son frère ne sera aussi satisfait de leurs progrès. Il n'a pas encore vu leurs cahiers ; il vient de recevoir votre lettre. Quant à moi, j'ai trouvé qu'ils avaient déjà joliment profité surtout dans l'écriture et dans le français ; leurs exemples d'arithmétique ne m'ont cependant pas du mieux plu. La plupart des règles sont tracées ; il y a apparence qu'ils n'ont pas eu le temps de les écrire autrement.

J'ai remarqué (mais peut-être me trompé-je) que vous leur aviez échappé quelques fautes d'orthographe dans leur traduction ; comme par exemple leur ancêtres pour leurs ancêtres, grandes douleurs pour grande douleur. Mais cela peut vous être aisément échappé surtout à présent que vous avez tant d'autres affaires en tête.

Soyez persuadés mes chers parents que les égards et les politesses que l'on veut bien avoir pour moi ne pourront jamais me rendre ni fier, ni orgueilleux ; je sais très bien que si ces personnes veulent bien me considérer c'est par un effet de leur bonté, ainsi que je ne dois point vouloir prétendre m'en glorifier. Je continue toujours à voir les personnes et les maisons que je voyais lorsque j'étais chez Monsieur von Kilch, plus si souvent à présent il est vrai que ci-devant. Je ne vais chez eux que quand le temps me le permet, et que je ne crois point négliger d'autres choses plus nécessaires. Quant à la maison chez M. Bruckner, je ne la vois presque plus, malgré les reproches que je me suis attiré pour cela de Madame, que je vis dernièrement en passant ; mais c'est deux raisons qui me portent à le faire, l'emportent sur toutes autres, et qui sont premièrement que le temps que je pourrais passer chez eux serait presque perdu, puisque je ne pourrais m'y instruire en rien pour ainsi dire encore moins m'y amuser ; et que pour seconde raison mon caractère ne s'accorde point avec celui de Madame qui par une hypocrisie se pique de mieux vivre que les autres personnes qu'elle n'a pas pour prosélytes, ou plus proprement qui ne sont pas piétistes comme elle.

C'est une fausse illusion que toutes ces personnes se font en croyant qu'elles ne doivent pas avoir ou n'ont pas les mêmes grands défauts que leurs semblables et qui ne sont pas de leur secte peuvent avoir. Mais malheureusement elles ne sont encore que trop sujettes à ces mêmes défauts et imperfections.

Je trouve Madame Bruckner médisante, orgueilleuse, portée à la colère, etc. La Julie connaîtra encore mieux la maison ; c'est ce que j'y ai aperçu aussi longtemps que je la fréquentais.

Non, grâce à Dieu, je ne me trouve jamais incommodé ; et ce ne sera pas à une maladie que vous devrez attribuer la cause d'un long silence. Si Dieu trouvait à propos de m'en envoyer une, j'aimerais mieux vous l'écrire d'abord que de vouloir vous le cacher. Jusqu'à présent je ne me suis pas trouvé dans ce cas, j'ai il est vrai de temps en temps quelques petits maux de tête qui ne sont rien [d']autre que l'effet d'un échauffement ; c'est pourquoi Monsieur le docteur m'a conseillé de m'abstenir de boire le café le matin, ce que j'ai fait jusqu'à présent, et de m'en tenir à un bouillon ou deux tasses de thé par soir. Puisque le thé est le [illisible, déchirure]

prendrai donc, lorsque je ne pourrai pas avoir commandé un bouillon.

Je continue toujours avec beaucoup de courage mes études ; je vais encore chez Monsieur Basler avec lequel je fais de l'anglais depuis quelque temps. Quoique je préférasse qu'il me donnât un petit cours de physique et d'astronomie sphérique, il se contente de m'en donner des livres qui en traitent à lire à la maison. Il aime mieux s'en tenir pendant la leçon à un ouvrage qui ne lui donne pas tant de peine ; telle est grande sa paresse. Je vais aussi très régulièrement chez Monsieur Buxtorf pour l'hébreu, nous en sommes encore à la Genèse, peut-être que s'il était plus de mon goût, nous serions déjà plus loin. Monsieur le professeur Legrand continue toujours à me donner trois matins par semaine pour aller chez lui ; c'est principalement ceux-là que j'attends avec le plus de plaisir, surtout celui qui est destiné à la métaphysique qui est un de mes plus agréables ouvrages, principalement parce qu'il y a occasion de parler de toutes sortes de choses que Monsieur le professeur m'explique toujours au mieux. Il est un homme inépuisable en sciences et répond au plus grand contentement à toutes les questions qu'on peut lui faire pourvu qu'elles ne soient pas hors de propos.

J'ai dernièrement acheté un livre sur la philosophie [*illisible, déchirure*] par M. Clarke avec les réponses que M. Leibniz lui fait, il y a encore [*illisible, déchirure*]

par d'autres auteurs célèbres comme [*mot illisible*], et ce doit être un bien bon livre ; c'est pourquoi j'ai prié Monsieur le professeur qui après l'avoir vu dans un catalogue de Lausanne me le conseilla, d'avoir la bonté de me le faire venir. Outre cela, j'attends Wolff, qu'il aura les bontés de me faire venir de Zurich où il se trouve à vendre. Je l'aurai à petit prix ; Wolff acheté chez un libraire coûte un écu neuf, ici je peux l'avoir pour la moitié.

Je vous plains beaucoup avec tous ces embarras ; je ne doute pas que cela ne doive vous rendre inquiets. Mais quelles raisons pourraient porter Monsieur Prêtre à vouloir vous attaquer, sinon l'envie de chicaner. Il y a un vrai esprit de contradiction. Comment vit-il donc à présent avec sa femme ? Pour elle, elle était assez bonne à ce que je crois, si elle n'avait pas un si mauvais mari.

sans adresse

Bâle, le 9 février 1789

Mes très chers parents,

Madame Tourneysen voulant bien insérer mon sermon parmi les choses qu'elle envoie à Messieurs ses fils ; je vous l'envoie donc, dans l'espérance que vous voudrez bien en échange me faire parvenir ceux que vous avez faits sur la même matière. Il vous paraîtra sans doute traité un peu légèrement ; le sujet aurait encore pu être approfondi, mais c'est à la disette des idées qu'il faut en attribuer la cause, et puisque ce n'est que par un grand exercice ou par un travail continuel qu'on peut les acquérir, je me console avec le proverbe latin : *Fabricando fabri fimus*⁴.

Pour ce qui est de la division, j'espère que vous ne la trouverez pas tant mauvaise, et quant à ma troisième partie où je tire mes preuves à l'Écriture Sainte, je crois que de la manière que je l'ai tournée, on ne pourra rien y avoir à redire. D'ailleurs, n'est-ce pas à des chrétiens que je m'adresse, et si on me peut blâmer encore d'avoir à de telles preuves recours pour démontrer cette vérité, pourquoi donc, tel que M. Ricou a fait, citer une si grande quantité de passages qui en sont tirés, sinon pour affirmer ce qu'il avance. Il paraît que vous ne m'avez pas bien compris à l'occasion de son sermon dont je vous parlais dans ma dernière [lettre] ; je vous disais qu'il avait prouvé l'existence de Dieu par la preuve principale et la dernière était le consentement universel de tous les hommes. Je m'arrêtais prêt [?] aux deux premières, [à] savoir la raison et la conscience ; à cet égard, je vous dis qu'il me semblait que ces 2 chefs pouvaient se réduire à un seul.

Sur quoi vous me répondez en me disant que je me trompe en voulant les unir tous deux et que cela vient de la fausse définition que je donne du mot conscience. Mais encore qu'elle soit comme vous le dites, et comme elle est très certainement, la connaissance de nous-mêmes, ou Conscis [?], ne peut-on pas aussi définir ainsi la raison ? Je n'y vois aucun empêchement ; c'est par l'usage de la raison que nous pouvons nous analyser nous-mêmes et nous assurer de notre propre existence. C'est par son usage encore que nous pouvons nous faire une idée de ce qui est juste et de ce qui est injuste, que nous apprenons à discerner le vrai du faux, à reconnaître la justice et l'injustice. Et qu'est donc encore la conscience sinon un sentiment intérieur par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait, en un mot tout ce qu'est la raison.

Je continue toujours de lire Homère, j'en suis actuellement à son 8^{ème} livre. Pour le Testament grec, je l'ai fini sans que cependant je l'oublie pour cela ; je voudrais au contraire le recommencer pour le lire avec une bonne explication, tant sur le sens que sur les mots. On en a beaucoup et c'est justement cette quantité qui rend le choix difficile, au reste, il faut s'en tenir à la meilleure ; mais je ne la connais pas encore, c'est pourquoi je vous prierais si vous en connaissez une bonne, de bien vouloir me l'indiquer. Je suis encore aux psaumes dans la Bible hébraïque ; mais à la fin de la Genèse pour mon particulier. Vous trouverez sans doute que je ne fais pas de grands progrès dans cette dernière langue ; hélas je l'avoue. Du reste le temps ne me permet pas de m'y appliquer autant que je le pourrais. Vous savez qu'un cours

⁴ « C'est en forgeant que l'on devient forgeron ».

de théologie prend aussi quelque temps ; vous devez supposer que les analyses que nous faisons nous en doivent aussi prendre, de même que le cours de métaphysique que je continue avec Monsieur Legrand. Avec cela, je lis actuellement l'ouvrage de Bossuet sur l'histoire universelle et quelques autres auteurs.

Mais à l'occasion d'ouvrages, il faut que je vous dise que je fais venir Derhamii Physico-Theology d'un encan qui est à Schaffhouse ; c'est Monsieur Schnell qui s'est chargé de me le procurer, j'espère que vous y consentirez. Je suis d'ailleurs porté à le croire puisque vous-mêmes m'en aviez recommandé la lecture ; c'est effectivement un bien bon livre suivant tout ce que j'en ai ouï dire. Quant au prix, je ne l'ai pas encore. Mais je suppose qu'il me reviendra à environ 12 à 15 batz.

Pour ce qui est du livre de Monsieur Imer ; je l'ai encore. Je doute même très fort que je puisse le débiter ici ; des connaisseurs m'ont assuré qu'il ne valait que tout au plus un écu neuf, encore serait-ce pour un amateur. C'est bien moins que ce que M. Imer croyait en retirer. Dans ces circonstances, je ne sais pas non plus ce que je dois faire ; en attendant, avertissez-l'en, s'il vous plaît, sinon ou que vous n'avez pas occasion je pourrai le lui marquer.

Je pourrais peut-être aussi me servir du livre dont vous me parlez, c'est-à-dire de Ravel ; mais pour l'usage que je veux faire de celui que je vous demande, il pourra très bien me suffire. Vous pourrez donc si vous voulez bien me l'envoyer quand vous en aurez l'occasion, il ne me presse pas extrêmement, de même que la toile dont je peux encore mieux me passer.

Voici le thé avec la pommade que vous me demandez ; je ne sais s'il sera de votre goût, je n'en ai par cette raison pris qu'un $\frac{1}{4}$ de livre, et si vous le trouvez bon je pourrai toujours vous en envoyer davantage.

Recevez les honneurs de chez Monsieur le conseiller et professeur Legrand, présentez les miens si vous en avez occasion à M. Vatt, et croyez que c'est avec le plus parfait dévouement et avec la plus grande obéissance que je reste, mes très chers parents, votre très humble et très obéissant fils C. F. Morel.

P. S. J'embrasse Emelie ; comment se porte-t-elle ?

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël et
Pasteur des Églises de Corgémont
et Sombeval
à Corgémont**

Bâle, le 12 Mars 1789

Mes très chers parents,

Ce serait sans doute indiscret de vous demander la suite du sermon dont vous avez déjà bien voulu me faire voir une partie, puisque vos occupations ne vous permettraient d'ailleurs pas de le continuer. En attendant, j'espère qu'après qu'elles auront diminué, vous voudrez bien vous y mettre, et me communiquer ce qu'il me manque. Je sais fort bien qu'il ne convient nullement de vous dire que vous vous trompez, cependant permettez-moi cette expression ; je ne peux point ainsi passer l'article où votre modestie va jusqu'à regarder vos réflexions sur l'art de prêcher moindres que celles de Messieurs les pasteurs français. Non ! Ce n'est certainement point cela, mais souffrez que je vous en demande la continuation. Je les recevrai toujours avec le plus grand plaisir. Il est bien vrai que chacun a sa façon d'envisager les choses et sa manière de prêcher. C'est ce que vous verrez par l'analyse de M. Ricou que je vous envoie ; il rapporte tous les passages où la crainte de Dieu est pire dans le sens qu'il lui donne. Et c'est ce que Monsieur Bridel condamne et désapprouve ; il dit que c'est un temps perdu, que cela pouvait se faire anciennement lorsqu'il était question de convaincre, de convertir, mais qu'à présent où il s'agit plutôt de toucher, cela, bien loin d'être nécessaire, ne peut devenir qu'inutile. De quoi il conclut qu'il vaut bien mieux entrer d'abord en matière, en disant cependant que c'est sur l'autorité de l'Écriture Sainte que nous fondons la signification donnée à tel et tel mot.

Vous avez eu à ce qu'il paraît la même idée d'exorde sur les paroles à Timothée que M. Ricou. Il me reprit aussi sur cet article en me disant comme vous me le marquez que j'aurais dû m'attacher plus particulièrement aux gens, parler de leurs passions, ou plutôt dire pourquoi ils y sont plus sujets à cet âge qu'à un autre. C'est parce qu'ils y sont entraînés par leur humeur vive, un sang bouillant. Il vient de nous donner un nouveau texte sur le reniement de Saint Pierre, Math. XXVI dernier verset. Je me propose de le partager en 2 parties, à savoir le crime de la répétition ; voir dans la 1^{ère} partie la grandeur de ce crime qu'il agit contre ses propres lumières sans ingratitude, et dans la 2^{ème} avec quelle promptitude il se releva de sa chute, et quel fut son repentir. Ce sont là mes idées principales, reste à voir ce qui en résultera.

Il pourrait arriver qu'après avoir entendu ces 2 cours en théologie je pusse entrer dans mes examens ; il n'y aurait plus peut-être qu'un obstacle, qui serait M. Herzog. Je prévois au moins qu'il ne me ferait pas bien bonne mine, et j'en peux juger par les autres qu'il a toujours traités plus sévèrement lorsqu'ils n'avaient pas été à son cours ; il prétend absolument qu'on doive l'entendre et c'est le moyen de se le faire pour son ami. Au reste, s'il ne tenait qu'à cela, je pourrais lui demander alors un cours très privé ou qui ne fut qu'un soma [?] ou simple récapitulation.

Il paraît que je ne recevrai pas Derham comme je m'y attendais, apparemment parce qu'un autre en a donné plus que je n'en avais offert. Du reste, je pourrais me le procurer dans la suite, et en attendre si l'occasion se présente le lire. Je n'ai pas encore pu, comme je me le proposais, demander à Monsieur Meyer quels bons auteurs avaient donné des commentaires sur la Bible ; quelles bonnes critiques on avait d'en genre [?]. Je sais que vous avez dans votre bibliothèque *Wolfi Cura Philologica* qui je crois est assez bon ; il me semble au moins l'avoir vu recommandé par M. Durand dans son ouvrage sur la théologie préparatoire. Vous avez encore le Nouveau Testament par Beausobre qui, à ce que je crois, n'est pas mauvais ; n'a-t-il pas aussi donné l'Ancien Testament ? Si cela était, je pourrais peut-être le prendre.

J'ai été fâché d'apprendre la maladie de mon frère ; je souhaite de tout mon cœur que ça n'ait aucune fâcheuse suite, mais qu'au contraire son rhumatisme puisse le quitter au plus tôt. J'avoue et je reconnais que je n'aurais pas dû lui répondre comme je l'ai fait ; cependant il fallait bien lui dire quelque chose après m'en avoir tant dit. Me taire, ç'aurait été lui donner gain de cause, quoique cependant sans raison à ce qu'il me semble. Mais enfin, je ne regarde ce qu'il m'a dit et ce que je lui ai dit que comme des badinages, pour ne pas dire enfanteries ; j'espère qu'il en sera ainsi de son côté, ainsi que nous voilà mieux que jamais.

Comme je ne pouvais presque plus attendre de me faire faire une paire de culottes, je l'ai déjà fait faire à présent. Pour ce qui est de l'habit, je peux encore attendre quelque temps puisque je peux encore porter le bleu et le vert qui pourront passer jusqu'au printemps ; leur plus grand défaut c'est d'être trop courts. Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait tout autant prendre un drap d'été ou un autre qui se porte aussi en hiver, puisque sans cela, il me serait encore trop petit avant que d'être peut-être usé. C'est pour cette raison que je veux attendre au moins jusqu'à l'automne de me faire faire un habit noir. Je ne prévois d'ailleurs pas que j'en aie besoin pendant l'été.

Il paraît donc que vous avez beaucoup plus de neige qu'ici où nous en avons fort peu, quoique dans les environs, il y en ait aussi passablement, et même à différents endroits jusqu'à 2 pieds. Et j'espère cependant la voir bientôt partir, et c'est pourquoi il [bord de la lettre déchiré] a du monde suivant que je me le sois laissé dire, qui le propose d'aller à la campagne dans un 4 semaines.

Madame Tourneysen vous présente ses respects. Que font, à propos, Messieurs ses fils ; en êtes-vous toujours contents ? Présentez-leur mes compliments, s'il vous plaît, et recevez les assurances de la parfaite soumission et du sincère dévouement avec lequel je reste pour la vie votre très humble et très obéissant fils C. F. Morel.

J'embrasse Emelie, de même que François auquel je souhaite un parfait rétablissement.

21 Printemps 1789

**À Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël et Pasteur
à Corgémont**

[Dans les marges de l'en-tête se trouve une liste en grande partie illisible]

Printemps 1789

Mes très chers parents,

Si je voulais suivre un ordre dans les textes dont je vous fais part, je vous dirais que nous en avons eu un sur l'imprécation que les Juifs se permirent envers Jésus-Christ, le Math. XXVII.15, lorsqu'ils s'écrièrent que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Je vous dirais à cette occasion que je n'ai fait deux parties, [à] savoir la nature de cette imprécation et son accomplissement, que dans ma première partie, après avoir parlé des circonstances qui portèrent le peuple juif à proférer de telles paroles, j'en montrai l'atrocité, tant par rapport à Jésus même, après par rapport à eux-mêmes et à leurs enfants. Je vous dirais ensuite que, pour en faire voir l'accomplissement, je rapportai la destruction de Jérusalem et la ruine des Juifs jusqu'à nos jours. Mais comme nous avons déjà travaillé sur ce sujet et que d'ailleurs il n'est pas si difficile, j'en viens à un autre qui regarde la vigilance, sur ces paroles de Math. XXV.10 : Veillez donc car vous ne savez de quant à celui-ci. Voici mon plan : je me propose d'abord dans l'exorde de faire tantôt la nécessité de la vigilance, pour retomber sur la parabole de Jésus et la faire servir de réponse [?]. Ma division sera, la nature de cette vigilance ou le précepte, et 2° les motifs qui doivent nous y porter. Dans ma première partie j'indiquerai quels sont les objets sur lesquels la vigilance doit se tourner. C'est premièrement les vices ; les fuir et s'en préserver, et pour cela chercher à se défaire des passions qui pourraient nous y porter. Je dirai donc qu'il faut veiller sur le monde. 1° et 2° sur nos passions pour les réprimer et les retenir dans leurs justes bornes, ensuite je la tournerai du côté du bien et je dirais que veiller c'est encore s'appliquer à faire ce qui est bien ; en un mot remplir ses devoirs tant envers Dieu qu'envers le prochain et envers nous-mêmes. Et enfin dans la 2^{eme} partie je parlerai des motifs qui doivent nous engager à veiller ; le premier est celui que notre texte indiquerait parce que nous ignorons le temps où Jésus-Christ viendra, ou plutôt le temps de notre mort, et en 2 lieu l'importance quand ce jour sera pour nous. Voilà en peu de mots le plan que je me suis formé ; je ne sais pas s'il est juste. Ainsi, daignez me dire aussi ce que vous en pensez.

Quant à votre sentiment sur l'exorde de l'analyse de M. Ricou dont je vous ai fait part il n'y a pas longtemps, il me paraît très fondé, et votre raisonnement très juste ; sans doute que les bons établissements ne peuvent avoir en vue que ce qui peut contribuer au plus grand bien, et par conséquent le bien qui est l'effet de la religion. La chose me paraît si claire que je me fais un reproche de n'y avoir pas pensé.

Pour ce qui est de la division sur le reniement de Saint Pierre, Monsieur Ricou l'a réduite à 2 parties ; la faute et son repentir. Son plan était cependant le même à peu près que le vôtre, car il fit aussi mention de l'illusion de Saint Pierre, et des moyens qui l'en tirent dans la première partie du sermon qu'il tint sur ce sujet il y a 8 jours.

S'il était nécessaire que je fisse examiner dans quelque temps d'ici, c'est-à-dire cet automne ou le printemps prochain ; je crois que je pourrais sans me vanter m'en tirer avec autant d'honneur que bien d'autres. Cependant, comme il n'y a rien qui presse en cela, je ne me presserai point non plus de ce côté-là, d'autant plus que j'aimerais aller entendre un cours de Monsieur Herzog puisque vous voulez bien y consentir et que suivant toute apparence et à en juger par sa manière d'agir, il ne sera pas des plus expéditifs ; jusqu'à présent je ne sais pas quand il le recommencera.

Nous aurons bientôt ici un encan de livres ; la plupart français à ce que l'on m'a dit. Je vous en avertis afin que si par hasard vous eussiez envie de vous procurer quelques livres et qu'ils fussent ici, je pus vous les envoyer. Je dois aussi vous prévenir que le jeune Monsieur Schnell partira bientôt, et suivant ce que Monsieur son frère m'a dit, dans un 6 semaines ou à la fin de mai. Je suppose cependant que le père vous le fera savoir ; je ne fais ici que vous en avertir en passant.

Comme nous avons ici depuis quelques jours un superbe temps et que tout nous annonce le printemps, j'ai profité de votre permission pour me faire faire un habit ; le drap en est déjà acheté, il est à peu près de la couleur de l'habit neuf de M. Luc, peut-être tire-t-il plus [bord de la lettre déchiré]

le bleu. Quant au prix, il ne monte pas plus haut qu'à ce que vous m'aviez fixé ; je ne sais pas même s'il me reviendra si cher.

Au reste, je n'en ai pas encore le compte, d'ailleurs mes finances étant épuisées, il me faudra avec votre consentement m'adresser à Madame Tourneysen pour qu'elle veuille bien me remettre quelque argent. Je ne vous envoie pas mes comptes, parce que j'ai oublié de les dresser, mais si vous souhaitez de les voir, je vous les enverrai par le prochain ordinaire. Mais je passe presque ici l'article de votre lettre où vous me demandez si l'on ne pourrait pas rappondre mon habit ; je l'ignore, et pour quant au bleu j'en doute entièrement, puisqu'il me manquerait des pièces pour cela. Il est vrai que pour le vert, j'en aurais encore, et c'est pourquoi je me propose d'en parler au tailleur ; toutefois j'en doute aussi.

Les nouvelles que vous m'apprenez m'ont toutes également frappées ; je ne m'arrête qu'à celle qui regarde Monsieur Béguelin. Il paraît effectivement qu'il prit beaucoup de part à sa mort et que suivant la déclaration qu'il fit à Madame, il n'oubliera pas non plus mon très cher parrain.

Je suis très fâché d'apprendre que François se trouve toujours malade ; il y aurait cependant moyen peut-être de le délivrer de cette maladie, et je crois que s'il allait passer quelques semaines à de bons bains, il s'en trouverait bien et infiniment soulagé. Je lui aurais écrit si je n'avais pas répondu à Monsieur Imer, ce qui m'a pris un peu de temps ; j'espère cependant que cela ne l'empêchera pas de m'écrire.

Je finis ici en vous priant de me continuer votre bonté et amitié, et je reste pourtant, mes chers parents, votre très humble et très obéissant fils Morel.

sans adresse

Mes très chers parents,

Ma lettre était entièrement prête et déjà cachetée pour la remettre à Monsieur le maire Bourquain ; un malentendu ou je ne sais quoi a fait que je n'ai pas pu l'en charger. Je croyais qu'il partirait un demi-jour plus tard avec une de ses connaissances qui devait l'accompagner, mais en voulant aller prendre congé de lui, j'appris qu'il avait changé d'avis et qu'il avait pris la diligence. N'ayant ainsi pas pu profiter de cette occasion, je m'empresse à cet ordinaire de vous faire part de la réponse de Monsieur le professeur Meyer ; elle a été des plus satisfaisantes et en même temps des plus consolantes. Il a très fort approuvé les raisons que vous lui alléguiez, et n'a pas laissé de me donner les meilleures espérances malgré les représentations que je lui fis de mon état et du peu de temps que j'avais donné à la théologie. Sa première demande fut si je me sentais assez fort dans les langues ; je lui répondis que j'avais expliqué tout le Testament grec, et que du vieux j'en avais traduit environ 100 psaumes, la Genèse et la moitié de Josué, que la partie dans laquelle je serais sans doute le plus faible serait la théologie. Sur quoi il me dit qu'en repassant son cours que j'avais par écrit, et au moyen de ceux de Messieurs Burkand [?] et Herzog, il ne supposait pas que je pusse échouer. Vous voyez ainsi qu'il paraît assez être porté pour moi, et je ne doute point qu'il ne veuille me favoriser, au reste comme tout ne dépend pas de lui, je tâcherai de me recommander encore auprès de M. Herzog qui à ce que je crois me veut aussi assez de bien. Quoiqu'il en soit, je travaille autant que possible à me mettre en état de soutenir les examens avec honneur et la tâche est assez grande puisqu'il est nécessaire d'approfondir la matière pour la bien posséder ; mais ce qui me rassure c'est que nous ne serons admis aux épreuves que dans un 6 semaines de façon qu'il me reste encore quelque temps de reste pour me préparer.

Le temps où je devrai entrer en lice avec M. Linder approche ; ce sera vendredi prochain. Jusqu'à présent je n'ai pas encore vu sa dispute, mais je doute assez qu'elle offre bien des choses à disputer ; on n'aime pas, dans ces occasions, s'exposer et donner trop de prise sur soi-même. Ça été le cas jusqu'à présent de tous les défendant ; je devrais vous envoyer la dissertation de M. Schnek qu'il m'a remise pour vous la communiquer. Je suppose au reste qu'elle ne vous intéressera pas tant, et que vous n'en serez par conséquent pas tant curieux ; ainsi je me contenterai de vous dire qu'elle contient des réflexions sur Jules César, et celle de M. Linder a pour objet une comédie de Plaute. Voici en échange la prière du Jeûne que vous attendez je suppose ; je m'empresse de vous la faire parvenir pour vous éviter la peine d'en faire une vous-mêmes.

Mon habit noir est acheté, le drap en est bon ; il n'est pas des plus fins à la vérité, aussi n'est-il pas fort cher. L'aune me coûte f 8 ½ ; il m'en a fallu 2 aunes et ¼ de façon que sans la doublure il me revient à 19 ¼ florins, ce qui est bien loin d'égaliser 9 louis que j'ai encore à tirer sur Madame Tourneysen. Quant au manteau je ne me propose pas de le faire faire à présent ; il ne m'est pas nécessaire encore, de façon qu'il me semble qu'il vaut mieux attendre. Mais pour les rubans [?], je serais bien aise que vous m'en envoyassiez dans 5 à 6 semaines ; vous pourriez les remettre à M. Luc qui va bientôt vous quitter comme vous savez.

J'eus l'honneur de voir la semaine passée Monsieur le capitaine Voumard ; je fus charmé d'apprendre de lui que mon frère commençait à se mieux trouver, et au point même de n'être

plus obligé de tenir le lit. Je souhaite que je puisse bientôt en recevoir encore de meilleures nouvelles.

Recevez les honneurs de Madame Tourneysen. Je finis par vous embrasser et je reste, avec le plus parfait dévouement, mes très chers parents, votre très obéissant et très dévoué fils Morel.

Bâle, le 4 septembre 89

**À Monsieur
Monsieur Morel Pasteur
de Corgémont
à Corgémont**

Mes très chers parents,

Vous serez sans doute assez inquiets au sujet de mon silence, puisque vous deviez naturellement vous attendre à recevoir une réponse par l'ordinaire passé. Ce n'est que bien contre ma volonté que je le laissai passer, ou que je m'y vis obligé ; je ne sais guère par quel fâcheux hasard il fallut que je reçusse votre dernière [lettre], après le départ déjà de la diligence. Au reste, j'espère et je souhaite que ce retard ne soit pas de conséquence. Suivant ce que vous me disiez, j'aurais dû d'abord me rendre chez Monsieur de Reynach et je devrais à présent vous communiquer sa réponse. C'est peut-être ce que vous attendez quoiqu'il n'en soit rien ; il est bien vrai que j'hésitais d'abord très fort, incertain sur le parti que je devais prendre. D'un côté, je voyais qu'en faisant une telle démarche, je pourrais facilement rendre mon jeu fort beau, néanmoins des raisons pour le contraire ont prévalu. Les voici : il faut vous dire que le temps de nos examens n'étant pas encore arrêté est par conséquent inconnu, de façon que je ne pourrais pas dire quand nous serons consacrés d'autant plus que notre volée est de 8, ce qui fera que nous serons partagés en 2 ordres, tellement que les choses n'iront pas si vite que si nous étions moins, quoiqu'à la vérité, je ne croie cependant pas que nous y mettrons plus de 3 mois. Une 2^{ème} raison et qui me paraît être plus forte encore, c'est mon âge ; je serais bien jeune pour être obligé de prêcher tous les dimanches, sans être pourvu d'aucun sermon. Mais encore je tâcherais de m'en tirer le mieux que possible, si seulement il ne fallait pas se trouver au régiment d'abord après les 3 mois écoulés. Que faire dans ces circonstances ? N'y aurait-il aucun moyen d'arranger la chose ? Êtes-vous sûrs que Monsieur Schenk [?] veuille se présenter ? En ce cas-là, mes espérances seraient assez faibles, mais supposez que cela ne fût pas, ne pourrais-je pas, étant seul, demander qu'en voulant bien me conférer ce poste, on me permette de le faire desservir pendant un 10 mois par quelqu'un que j'y pourrais peut-être mettre à ma place ? Si les choses pouvaient ainsi s'arranger, je n'en serais pas fâché, mais comme vous dites, il n'y en a guère apparence.

Cela étant, quel parti faudra-t-il prendre ? Je n'en sache aucun que d'y renoncer ; cela est un peu pénible pour moi, je l'avoue, mais je le fais en grande partie dans l'espérance de voir bientôt le diaconat vacant, car il n'est pas probable que M. Tissot veuille toujours y rester. Il est plutôt à croire qu'à la première ouverture, qui se fera chez lui, il cherchera à s'y placer. Une autre raison qui me fait prendre ce parti, c'est que j'aimerais extrêmement aller passer un 6 mois ou tant à Lausanne après ma consécration ; ce ne serait cependant qu'avec votre approbation et si vous me la donniez, je passerais une partie de l'hiver ici, et ensuite j'y irais quand vous le trouveriez à propos.

Tout ceci au reste ne sont que mes idées ; si vous trouviez qu'il me serait plus convenable de faire la démarche que vous m'aviez proposée, je tâcherais de me mettre un peu mieux au fait du temps des examens et de ce qui y est relatif. Ce serait au moins toujours une recommandation. Flottant ainsi entre 2 partis, daignez me clarifier [?] vos conseils. Qu'auriez-vous dit si j'étais allé moi-même vous dire de bouche ce que je ne fais que fort brièvement ? C'était là mon premier dessein et j'avais fort envie de profiter de l'occasion de M. Mier [?].

Mais la considération qu'en faisant je perdrais plusieurs leçons importantes m'engage à rester, quoique je ne fasse que renvoyer si vous le trouvez à propos. Voici au moins quel est mon dessein ; j'aimerais, pour mieux m'expliquer avec vous, me rendre avec la diligence samedi soir chez nous, et lundi je pourrai profiter du retour dudit M. Mier [?] pour revenir. De cette façon je ne perdrais pas autant de temps, le samedi et le dimanche étant des jours où il ne se donne aucune leçon. Si vous approuviez cette idée, vous auriez la bonté de me le faire savoir par la première dépêche pour que je puisse aussitôt me tenir prêt. Un oui ou un non ; si vous y consentez, il n'est pas nécessaire que vous écriviez. Sinon je ne serais pas fâché de recevoir une réponse.

Voici les habits que vous demandez ; j'espère que vous les recevrez encore assez de bonne heure. J'y joins des culottes jaunes qui pourront faire usage à mon frère. Que fait-il ? Et que faites-vous ? Je vous souhaite de tout mon cœur une santé parfaite. Je recommande à votre oir de Dieu [?] et je reste avec toute la soumission, mes très chers parents, votre dévoué et obéissant fils Morel.

Bâle, le 22 septembre

**Monsieur
Monsieur Morel
Pasteur de Corgémont
Corgémont**

Mon cher père,

Jusqu'ici, mes représentations au sujet du régiment ne me paraissaient point déplacées ; vous sentirez vous-même que je serais encore fort jeune pour desservir ce poste, d'autant plus qu'on peut y avoir des auditeurs difficiles. À présent, la chose a changé à ma grande satisfaction ; je ne balance plus maintenant que M. Tissot fait des démarches pour l'avoir, et que le diaconat pourrait bien devenir vacant. Ce serait bien là le poste que j'envierais, me flattant de pouvoir le remplir avec honneur.

Cela étant, j'accepte de grand cœur l'offre que vous me faites d'aller à Porrentruy ; ma présence, je pense, n'y sera pas nécessaire. Il suffira que vous y alliez et moi je pourrai rester ici, quoique je sois vraiment fâché de vous causer tant de peines, j'aimerais bien pouvoir vous en débarrasser. Mais enfin il me faut songer à mes examens qui, suivant toute apparence, commenceront le 7 ou le 8 du mois prochain. L'examen général une fois passé, les disputes théologiques suivront, et j'espère qu'après un 6 semaines, nous ne serons pas loin de pouvoir être consacrés. Voilà tout ce que je puis vous en dire. Si je n'en sais pas davantage, ce n'est pas ma faute ; jusqu'ici Messieurs les professeurs ne m'ont pas pu donner une réponse plus satisfaisante, la raison en est qu'ils sont obligés dans ces cas-là de se régler sur Monsieur L'Antistes [?] qui, par malheur pour nous, se trouve actuellement extrêmement occupé.

Voilà donc qui est décidé, vous partirez si vous le voulez bien pour Porrentruy. Remarquez cependant bien que je préférerais infiniment le diaconat au régiment. Si néanmoins M. Tissot allait échouer et qu'il n'y eut que le dernier poste que je pusse avoir, vous pourriez alors faire quelques démarches, quoique je vous avoue naturellement que j'en suis fort peu curieux. Au reste, cela me servirait toujours de recommandation pour une autre fois. Mais encore, j'ai lieu de croire que le prince aura plutôt égard à un de ses sujets qu'à des étrangers. Cela étant je pourrais peut-être fort bien obtenir le diaconat. Voilà, je crois tout ce que vous demandez. Je finis donc en vous souhaitant une santé parfaite et je reste votre très humble et obéissant fils Morel.

sans adresse

Mon très cher père,

Votre lettre ne m'a pas tant surpris ; je m'attendais assez à une réponse semblable. Il faut savoir que mon âge n'est pas seulement connu à la cour mais qu'il est parvenu jusqu'aux oreilles de Messieurs les chanoines d'Arlesheim. C'est au moins ce que je puis en conclure d'après la circonstance et M. Bridel m'a fait part ce matin, et que je vais vous reporter. Se trouvant mardi passé chez Monsieur de Gleresse, on vint à parler des gens qui étudiaient ici. Monsieur de Gleresse amenant le discours sur les examens, il se plaignit de ce que l'on examinait si tôt à Bâle tandis que partout ailleurs on ne recevait personne avant l'âge de 19-24 ans, ajoutant que ce qu'il trouvait de drôle, c'est que les seuls sujets du prince devaient avoir cette prérogative (sans doute que j'étais entendu, quoiqu'on ne m'ait pas nommé). Il témoigna en outre qu'ils ne voyaient pas de bon œil que l'on en agit ainsi, et qu'ils n'approuvaient pas tant le clergé de Bâle, puisqu'eux-mêmes ne consacraient personne avant l'âge de 24 ans.

Voilà quel est le sentiment de Messieurs les chanoines. Sur cela, M. Bridel connaissant mes intentions a voulu me prévenir ce matin, en me disant qu'en me faisant recevoir, je risquerais peut-être de m'attirer leurs disgrâces et un reproche même aux professeurs de la faculté en théologie. Ne désapprouvant point mon plan, il lui semble cependant que pour éviter quelque chose [de] semblable, je pourrais également me faire examiner à présent, et renvoyer de me faire consacrer jusqu'à ce qu'il me le plairait, en me munissant en attendant d'un témoignage de capacité que je demanderais à M. L'Antistes [?], afin que lorsque je voudrais être consacré, il me suffise de faire mon sermon d'épreuve. Tel est le conseil qu'il m'a donné ; je suis assez porté à croire d'après votre lettre que vous l'approuverez. Cependant je ne voudrais prendre aucune résolution avant que d'avoir vu quel effet produiront les démarches que la classe veut faire ; y a-t-on égard ? Eh bien, je demanderai d'être consacré. Sinon je pourrai aisément me résoudre à attendre encore quelque temps. En attendant, je pourrais passer quelque temps à la maison et aller pour un 10 mois à Lausanne ou à Genève. Au reste, Messieurs les professeurs ignorent tous ceci ; je ne suis pas intentionné de leur en rien dire avant que je voie de quel côté les choses se tourneront. Quoique je croirais aisément que M. [Schuard [?]] l'emportera, car il doit être fort bien dans l'esprit des chanoines d'Arlesheim, à ce que M. Bridel m'a dit. Quoiqu'il en arrive, je n'en mettrai pas fort en peine.

J'aimerais, il est vrai, assez obtenir le diaconat ; mais si cela ne se peut pas il faudra y renoncer, tout comme au régiment ce que je fais de grand cœur, puisque je ne m'en soucie d'ailleurs point du tout.

L'examen général doit se tenir jeudi. Je m'y prépare autant que je [le] puis, et j'espère m'en tirer avec honneur, de façon que j'ose croire qu'on m'admettra aux autres examens. J'ai demandé à M. Meyer d'être de la première volée ; je ne sais pas encore si on me le refusera. Et si on me l'accorde, je ne crois pas qu'il faille plus de 6 semaines pour m'y [?] expédier.

J'apprends d'une façon avec peine le départ de mon frère, puisqu'il doit vous quitter. Au reste, il n'en reviendra que plus tôt ; je suppose que dans un 15 mois, il ne sera pas tant loin de pouvoir rejoindre le foyer. Je devrais lui écrire, mais il me pardonnera, j'espère, en considération du nombre infini de mes occupations. Voici les 2 paires de bas qu'il demande. Ils ont été faits dans la fabrique de Messieurs Legrand et Iselin, de façon qu'ils seront à ce que

je crois meilleurs que si je les avais achetés au marchand ordinaire, étant d'ailleurs d'un prix fort modique ; la paire coûte 25 batz. J'en ai fait faire aussi 2 paires pour moi.

Madame Tourneysen vous présente ses honneurs avec M. Luc qui travaille déjà au comptoir. J'ai vu dernièrement M. Schnell qui me dit que vous lui aviez donné des nouvelles de son fils qui n'étaient pas des plus satisfaisantes [?]. Il me dit qu'il lui écrirait en conséquence.

Nous avons actuellement les vendanges qui sont assez tristes [?], belles ou non ; je n'y prends pas beaucoup de part cette année, il me faut penser à toute autre chose. Recevez l'attachement et la soumission d'un fils qui sera à jamais dévoué et obéissant Morel.

Bâle, le 5 octobre 1789

**Monsieur
Monsieur Morel
Pasteurs des Églises de
Corgémont et Sombeval
à Corgémont**

Mon très cher père,

Que pourrais-je vous dire de plus intéressant en réponse à votre lettre que de vous apprendre l'heureux succès qu'a eu pour moi l'examen général. Me voilà admis depuis hier aux examens. C'est depuis hier qu'une nouvelle carrière s'ouvre devant moi ; je vais la fournir avec plaisir. Oui, j'espère à présent pouvoir tenir tête à mes adversaires ; étant trouvé capable par Messieurs les professeurs de soutenir les épreuves. Que ne devrais-je pas faire pour répondre à l'attente de tout le monde. C'est aujourd'hui seulement que je me vois tellement piqué d'honneur, c'est aujourd'hui seulement que je me sens enflammé d'un zèle et d'une ardeur qui ne me laisseront épargner ni peines ni travaux pour être consacré en dépit de ceux qui cherchent à m'écraser. Mais doit-on en imputer [?] le dessein à M. Bridel ? Jusqu'ici, je ne l'en aurais au moins pas cru capable ; je l'avais toujours regardé pour un homme droit. Peut-être cependant que votre avertissement n'est que trop juste ; je peux croire qu'il protège M. Schuard quoiqu'il m'ait dit qu'il ne le connaissait pas particulièrement. Je veux croire aussi qu'il l'ait recommandé à Monsieur de Gleresse, et que, pour n'avoir aucun concurrent, il ait voulu me faire changer de système par le langage captieux qu'il me tint. Cependant je ne crois pas encore pour tout cela qu'il veuille ma perte, quoique cela en soit assez ; je ne me serais jamais attendu à de semblables choses de lui. Au reste, je suppose qu'il en faut imputer beaucoup à M. [nom illisible]. Quoiqu'il en soit, je ne me laisserai point ainsi mener. Comment pourraient-ils me mettre des entraves et des obstacles à ma consécration si j'en suis trouvé digne de ceux qui m'examineront ; c'est pourquoi je me donnerai toutes les peines possibles de les satisfaire. Et comment pourrais-je ainsi rester indifférent à tout ceci, tandis que je vois tant de bonnes âmes s'intéresser pour moi. Mais je suivrai de plus votre conseil ; j'en dirai quelques mots à M. Meyer. Non pas que je veuille lui dire les remarques que M. Bridel a faites contre moi ; je me contenterai de lui présenter qu'il est fort porté pour M. Schuard, et qu'ainsi il ne doit pas s'étonner s'il est prévenu contre moi.

Votre résolution au sujet de François m'étonne ; je goûte il est vrai très fort vos raisons, mais je suis surpris que vous soyez si vite déterminé à le placer ici. Il y ferait de bonnes études, je n'en doute pas, mais je crois qu'il lui faudrait plus de temps pour être reçu. Messieurs les professeurs en droit ne sont pas des plus expéditifs, témoins ces Messieurs de Neuchâtel qui ont mis 2 ans ou davantage à faire leurs cours. Encore auraient-ils peut-être été en peine de tenir une dispute s'ils avaient voulu le faire graduer *docteur*, ce qu'ils n'ont pas fait, parce que cela ne leur aurait rien servi.

Je croirais qu'il serait plutôt prêt à Colmar ou autre part. Mais enfin puisque vous avez choisi Bâle, je tâcherai de lui procurer une place, en cas qu'il ne change plus de résolution. Aujourd'hui je ne peux point vous donner de réponse décisive. Je ne peux pas en parler à Madame Tourneysen, ayant à peine le temps de vous écrire ceci ; et d'ailleurs pour vous parler franchement, je ne sais pas si son humeur s'accorderait bien avec celle de Madame Tourneysen ; il faut souvent condescendre à ce qu'elle dit, ne rien faire que ce qu'elle

approuve ou à peu près. Et enfin, je verrai ce que je pourrai faire. Et quant à un légiste, je doute fort que je puisse lui trouver une telle place.

Si Madame Tourneysen ne vous a pas écrit, c'est plutôt comme vous dites par manque de politesse ; on ne manquera jamais en leur attribuant à tous cela. Ce n'est pas qu'elle ne soit contente des progrès de ses fils ; Monsieur son oncle et tous en ont été contents. Je suppose qu'ils auront trouvé une lettre superflue, puisqu'elle a encore un de ses fils chez moi.

J'oubliais presque de répondre à votre demande sur ce qu'a dit M. Meyer à la réception de votre lettre ; il hésitait un peu à ce que j'ai pu apercevoir. Au reste, il me favorise beaucoup ; je me flatte d'avoir un puissant appui en lui.

Je ne puis continuer. Recevez les sentiments de la plus profonde soumission et du plus sincère attachement avec lequel je suis, mon cher père, votre très humble et très obéissant fils Morel.

Bâle, le 10 octobre 89

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
et Pasteur
à Corgémont**

Mon très cher père,

De retour à la maison depuis hier, je profite du premier [?] ordinaire pour vous annoncer mon heureuse arrivée. Mon voyage, il est vrai, ne fut pas des plus agréables ; j'eus, depuis le moment où je vous quittai, la pluie jusque pour ainsi dire à Laufon. Cependant, il n'en fit pas autant pour je devins percé de façon que je pus facilement me resécher pendant mon dîner. L'après-midi fut plus beau, et j'arrivai par le meilleur temps à Bâle. Je viens de faire mes visites à Messieurs les professeurs, de même qu'à M. L'Antistes[?] ; tous ont appris avec plaisir la nouvelle que je leur apportais, et M. L'Antistes [?] en particulier m'a fait espérer que dans un mois je pourrais être consacré. Il m'a chargé avec les autres de vous réciproquer ses respects. En attendant, nous en sommes aux disputes ; mon tour répondant sera dans 10 jours. Mais pendant ce temps-là, nous aurons à ce que j'ai ouï dire quelques examens à soutenir. Je ne doute pas ainsi que ces Messieurs ne s'empressent de nous expédier le plus tôt que possible. Voilà au reste tout ce que je puis vous dire de relatif à cet article ; une autre fois peut-être aurai-je déjà plus de matière.

La place pour mon frère est prise chez M. Schnell ; je lui réponds qu'il y sera aussi commodément qu'ici, si ce n'est pas davantage, ainsi qu'il ne doit pas me trouver à redire. Comme il se proposait de partir vendredi, dites-lui s'il vous plaît de s'informer en passant par Delémont si je n'ai pas laissé dans l'auberge le licol de mon cheval, je l'ai perdu et je ne peux l'avoir laissé que là ou à Laufon. En attendant le plaisir de le voir, je lui souhaite un heureux voyage, et à vous mes chers parents la plus parfaite santé. Je reste avec le plus parfait attachement votre très humble et très obéissant fils C. F. Morel.

Bâle, le 21 octobre 1789

28 Octobre 1789

sans adresse

Mes très chers parents,

Votre lettre m'a très bien été remise par M. Henry Raiguel ; j'aurais attendu son retour pour vous répondre, sans une occasion qui se présente assez à propos. C'est un Genevois qui, quittant Bâle pour retourner dans sa patrie, passe par l'évêché ; je lui remets par cette raison ce paquet dont il se chargera jusqu'à Sonceboz. Et saisissant cette occasion, je m'empresse à vous dire quelque chose de relatif à la dispute. Elle est passée et fort heureusement au moins tous les auditeurs m'ont assez témoigné leur contentement. Restent les examens. Nous fûmes les demander hier chez M. L'Antistes [?] ; il me favorisera à ce que j'ose espérer, du moins parut-il entrer dans mes vues. Quoiqu'il en soit, je me propose cependant de lui aller faire visite un de ces jours pour me recommander plus particulièrement. Je pourrai alors vous apprendre ce qu'il en pense. En attendant, vous avez ici la réponse de M. Meyer ; elle ne sera pas désavantageuse à ce que j'espère. Soutenu ainsi de quelques-uns de ces Messieurs, j'ose croire que les choses iront assez bien. Dans cette attente, comme pour cette fois, je m'applique autant que possible à me rendre en état de répondre avec honneur.

J'ai recommandé 2 paires bas de galette pour mon frère et j'espère pouvoir les lui envoyer par M. Raiguel. Pour les habits, je doute qu'il se présente une occasion favorable. En ce cas-là, je les remettrai au messenger. Le mien noir est fait ; j'en suis assez content et, pour la grandeur, il ne répondra pas mal à la volonté de la mama.

Je ne puis comme vous voyez prolonger davantage ma lettre ; je suis pressé d'un côté, et de l'autre je suis obligé de l'envoyer bientôt à ce jeune homme qui veut s'en charger. En cas qu'il passe chez nous, je vous le recommande ; c'est une de mes connaissances ; nous nous voyons plusieurs fois ici.

Recevez mes obéissances. Je vous souhaite une santé parfaite et reste, mes très chers parents, votre très humble et très obéissant fils Morel.

[Lettre de François Morel, frère de Charles-Ferdinand, à la fin de laquelle Charles-Ferdinand ajoute quelques lignes]

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
et Pasteur des Églises
de Corgémont et de Sombeval
à Corgémont**

Mes très chers parents,

Vous m'avez demandé une prompte relation de mon voyage ; je m'en vais pour vous obéir m'en acquitter à la hâte.

Nous fûmes joints à Sonceboz par un quatrième personnage, et notre compagne nous quitta par contre à Reconvilier. À 4 heures du matin, nous partîmes de Malleray, où je m'étais assez bien trouvé. À Moutier, une dame bâloise avec son fils entra dans notre voiture. Nous déjeunâmes à 9 heures à Delémont. Peu après, nous continuâmes notre route. À Laufon, nous changeâmes de chevaux. Sans autre délai et depuis 3 heures, me voici de retour dans cette fameuse cité où je suis entré triomphant, comme je l'espère, des maux qui m'affligeaient ; au moins, il ne me reste qu'une assez forte oppression. Je m'empressai de me rendre au logis de mon frère ; je l'ai embrassé avec la satisfaction la plus vraie.

J'ai aussitôt vu et présenté mes devoirs à Madame Tourneysen et sa famille. On m'accueille fort bien ; j'y ai reçu le thé, et me suis rendu avec mon frère à ma future destination. J'y ai été reçu gracieusement. Nous sommes ici pour souper ; Baun [?] vous présente ses compliments et salutations. Recevez entre autres les obéissances de mon frère.

Je ne puis que finir en me recommandant à votre bienveillance indicible et précieuse. Dans peu, je vous donnerai de plus amples détails. Agréez l'assurance de ma soumission la plus profonde. Je suis avec respect, mes chers parents, votre bien obéissant et soumis fils F. Morel.

Me trouvant ici dans le moment où mon frère vous écrit, je ne puis vous fermer la lettre sans vous dire un mot de mes affaires. Depuis mon retour, j'ai déjà passé 2 examens chez les pasteurs ; aujourd'hui, j'ai opposé et, demain, nous aurons de nouveau un examen chez Monsieur le professeur Herzog, après-demain chez un autre, et ainsi de suite. Voilà où j'en suis actuellement ; une autre fois, je vous ferai part de la suite. En attendant, je reste avec le plus parfait dévouement votre très humble et très obéissant fils Morel.

[Lettre de François Morel, frère de Charles-Ferdinand, à la fin de laquelle Charles-Ferdinand ajoute quelques lignes]

**Monsieur
Monsieur Morel très
Révérend Doyen et Pasteur
à Corgémont**

Mes chers parents,

J'allais incessamment préparer une lettre pour l'ordinaire de demain lorsque votre chère lettre m'est heureusement parvenue. Je n'y suis donc que plus fortement engagé et je vais sans différer vous donner un détail abrégé de la manière dont je me ecolay [?] actuellement ici, tant par rapport au physique qu'au moral.

Et d'abord, je me trouve parmi des gens qui paraissent être parfaitement bien disposés à mon égard et qui, par leurs soins et leurs attentions, me rendront, comme je l'espère, le séjour en leur maison agréable.

La cour de M. Paul est un fort et assez [?] bâtiment que je me vois obligé de parcourir pendant le jour, étant logé au dernier étage dans une chambre assez basse avec un fourneau de fer et des meubles convenables. Je suis d'ailleurs très content de la nourriture et ce changement n'a pas opéré en mal sur mon estomac.

J'ai fait les visites convenables aux personnes de ma connaissance et chez Monsieur le conseiller Legrand aussi, où je n'ai eu l'honneur de voir que Madame. Je fus avec mon frère chez le professeur de même nom ; il me reçut bien, à la vérité, mais ses occupations ne lui permettront pas de me donner des soins pour le moment. M. Schnell, au contraire, s'est porté volontiers aux propositions que je lui ai faites à ce sujet ; il me donnera tous les jours une heure pour le latin et, en même temps, pour le droit naturel et, comme son cours est de M. Lez, je suis désormais fort indifférent à cet égard.

Il a déjà une collection considérable de très bons livres et Monsieur son frère a, outre cela, une bibliothèque bien assortie en plusieurs langues. L'une et l'autre sont à ma disposition de sorte que j'en profiterai, et d'autant plus à mon âge qu'il ne commencera qu'assez tard son cours de droit civil.

J'ai pris le tailleur et le cordonnier de mon frère auxquels j'ai déjà donné de l'occupation. L'étoffe pour mon aug [?] achetée de même, je me propose de faire au plus tôt les autres emplettes nécessaires.

Quoique je puisse me servir des livres de la maison, je serai cependant obligé de m'en procurer en mon particulier et M. Schnell, qui est au fait de cette matière, se chargera successivement [?] de cette commission. [II] faut d'ailleurs profiter des encans où on a ordinairement quelques avantages pour le prix ; j'y ai aujourd'hui acheté un vieil étui de mathématiques à 7 florins de Bâle, qui peut encore me faire tout l'usage nécessaire.

Je n'aurai pas d'aussi bonnes occasions de me distraire et de me produire dans le monde que mon frère, n'étant pas placé dans une sphère aussi brillante que lui. Il me faudra souvent me rabattre à la compagnie des étudiants qui est fort rarement et même qui n'est jamais propice à former un puisa nom [?]. Néanmoins je ne sais pas jusqu'ici ce qui arrivera ; Madame Bourneil [?] veut bien me donner accès chez elle, ainsi qu'il me restera quelques échappées.

J'étais plus surpris d'avoir formé le projet de revenir à Bâle que de m'y trouver actuellement ; les objets se présentent à mes yeux précisément de la même façon qu'autrefois. C'est toujours cette même cité orgueilleuse dont chaque bourgeois, fier de son origine, s'élève en pensée au-dessus de ses concitoyens, en particulier et plus généralement au-dessus des étrangers qui abordent chez lui ou qu'il aperçoit dans l'éloignement.

Je laisserai une autre fois de vous satisfaire plus amplement mais, comme il est tard et que j'écris chez mon frère, il me presse un peu de retourner à la maison et, par conséquent, de conclure.

Je vous prie de présenter de notre part nos honneurs empressés à Monsieur le docteur [et] mes salutations à toute la maison.

Veuillez, de plus, agréer l'assurance de l'affection inaltérable et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, mes chers parents, votre très humble et obéissant fils François Morel.

Bâle, le 27 octobre 89

À peine pus-je, dans notre dernière [lettre], vous donner une courte relation des circonstances dans lesquelles je me trouve actuellement. Aujourd'hui que j'en ai plus le temps, je commencerai par vous annoncer la joie inexprimable que je ressentis à l'arrivée de mon frère. Le plaisir que [bord de la lettre déchiré]

le voir ne fut cependant pas peu altéré à la vue de la pauvre mine que [bord de la lettre déchiré]

alors surtout puisque je ne m'attendais pas à le voir aussi défait et aussi maigre [bord de la lettre déchiré]

me parut être. Au reste, tout cela sont des suites de sa maladie. Le changement d'air contribuera sans doute bientôt à le remettre et je ne doute nullement de son parfait rétablissement, d'autant plus qu'il me dit se trouver beaucoup [mieux] depuis son arrivée qu'avant. Tout ce qui me paraît ici de plus essentiel, c'est qu'il se plaise dans la maison où il est. Or, je n'ai aucun lieu d'en douter ; lui-même paraît déjà en être assez content. Au reste, s'il ne gagne pas sur moi quant au physique, il n'en sera pas ainsi quant au moral. M. Schnell, comme il vous l'a dit, lui tendra main en toutes choses ; d'ailleurs il a la bibliothèque la mieux choisie à sa disposition. Mais parlons un peu de moi ; je crois vous avoir déjà dit que la semaine passée nous avons eu 3 examens : 2 chez des ministres et le 3^{ème} chez Monsieur le professeur Herzog sur les langues. Aujourd'hui, le pasteur de notre paroisse a tenu le sien qui a été fort court, de telle sorte que si les suivants lui ressemblaient, nous aurions lieu d'espérer d'en être quitte avec peu de frais. Au reste, il n'est pas probable que M. L'Antistes [?] soit si peu difficile. Je suppose que nous irons chez lui cette semaine, quoique nous ne nous trouverons pas plus avancés en subissant tous les examens avant que les disputes [ne] soient achevées, ce qui n'aura lieu que dans 15 jours, alors ces Messieurs s'empresseront de nous expédier. C'est là le précis de ce que j'avais à vous dire. Je finis donc en me recommandant et je reste avec le plus parfait dévouement votre très humble et très obéissant fils Morel.

P. S. J'ai pris le perruquier 3 fois la semaine.

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël
et Pasteur à Corgémont**

Mes très chers parents,

Avant de recevoir votre chère lettre, j'avais chargé mon frère de vous écrire pour moi, vu le nombre de mes occupations. Mais comme vous paraissiez désirer une réponse prompte et catégorique, je m'empresse de vous satisfaire, quoiqu'il me reste à peine une demi-heure pour cela.

Je crois vous avoir dit dans une de mes dernières [lettres] que notre examen décisif aurait lieu cette semaine ; c'était là ce que j'avais pu, avec raison, conjecturer d'après l'empressement que ces Messieurs avaient témoigné à nous expédier ; la chose a pris un peu une autre tournure, c'est-à-dire qu'elle a été prolongée. L'essentiel est à la vérité fait ; nous sommes heureusement tous admis ; il ne reste plus qu'à passer par le dernier examen qui sera mardi prochain. En attendant, Monsieur L'Antistes [?] pour nous rassurer a eu la bonté de nous donner nos textes en avance ; le mien est fort beau, il est tiré de la 1^{ère} épître à Timothée, IV.Q.12. J'y travaille depuis quelques jours, et je me trouve en être déjà à l'application. La matière est fort riche, comme vous verrez, aussi renferme-t-elle tous les beaux préceptes ou tous les conseils que vous voulez bien me donner dans votre lettre. Je m'étends beaucoup sur cet article ; je m'applique à le rendre sensible et, suivant le jugement que Monsieur le professeur Legrand à qui je viens de le montrer ce que j'ai fait en a porté, je ne crois pas avoir tout mal réussi. Au reste, je ne m'hasarderai pas à le réciter sans l'avoir premièrement montré soit à M. Bridel soit à M. Ricou auquel je donne presque la préférence. J'irai en conséquence chez lui demander en même la chaire pour le rendre publiquement le dimanche en 8 ou le 28 du courant. Vous voyez de cette façon que je prêcherai encore avant Combe [?], de manière que je pourrai me rendre aisément la semaine ensuite chez le colonel et à mon retour nous pourrons être consacrés tous 2 ensemble.

Le temps que je dois encore passer ici n'est donc plus que de 3 semaines ou environ ; après quoi je me hâterai de me rendre à Porrentruy ; je ne demande point que vous m'y accompagnassiez. Non ! J'espère pouvoir me tirer d'affaire sans que votre présence soit nécessaire. C'est au reste vous qui en pouvez le mieux juger ; vous avez vu comment je m'en suis tiré la première fois ; je tâcherai d'encore un peu mieux faire cette fois-ci. Que vous en semble donc ? Je remets tout à votre décision.

Vous sentez que je ne négligerai rien auprès du colonel pour obtenir de lui qu'il veuille m'accorder le temps que je lui demanderai. J'espère d'ailleurs qu'il me l'accordera ; pourquoi voudrait-il en effet que je fisse le voyage sur la saison la plus rigoureuse. Je ne doute donc pas qu'il ne se rende à mes instances.

Mon frère a fait la connaissance ou à peu près de tous mes amis ; je l'ai voulu déjà présenter à M. Legrand mais nous n'eûmes pas cette fois-là l'honneur de le voir. Je tâcherai cependant de lui procurer l'accès dans cette maison de même que dans d'autres si je puis.

Recevez les honneurs de Madame Tourneysen et de son fils M. Luc. Je finis en me recommandant à votre bienveillance et je reste avec toute la soumission votre très humble et très obéissant fils Morel.

J'oubliais de vous dire que j'ai effectivement fait faire un manteau de soie qui me revient à environ 3 écus neufs et, quant à ce qu'il me manque encore, je me le procurerai encore.

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen
de la Vénérable Classe d'Erguël
et très révérend Pasteur
à Corgémont**

Bâle, le 24 novembre 1789

Mes très chers parents,

Notre examen décisif avait effectivement déjà eu lieu à la réception de votre lettre, et je me trouvais heureusement admis au Saint Ministère. Nouvelle intéressante que j'aurais due sans doute vous apprendre dès aussitôt, avec d'autant plus d'empressement que je connais fort bien combien est grand l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Mais si j'ai eu le malheur de vous indisposer à mon égard par le retard que j'ai mis à vous faire part d'un événement aussi important pour moi, je ne doute pas cependant que vous ne reveniez de cette disposition si je vous dis que, si j'ai renvoyé, ce n'était que pour augmenter et redoubler le plaisir et la joie que vous causera la nouvelle que je viens de vous communiquer.

En effet, je viens de couronner l'œuvre par le succès que j'ai eu en rendant dimanche passé mon sermon d'épreuve, j'ai remporté l'approbation de presque tout l'auditoire qui était assez nombreux. Toutes les personnes que j'ai vues depuis m'ont au moins témoigné toute la satisfaction possible jusqu'à Messieurs les pasteurs. Je ne sais pas trop au reste si c'est par ma manière de traiter une matière si intéressante, ou par ma déclamation que j'ai pu ainsi m'attirer leur approbation. Toutes deux je pense y auront contribué car je m'étais étudié avant à faire des gestes convenables et à propos et quoique j'aie fait fort attention à tout mon extérieur en le débitant, cela n'a pas empêché que je ne l'aie récité sans y manquer.

Étant actuellement débarrassé de toutes occupations qui puissent me retenir ici, je pourrais à présent me rendre à Steinbrunn, c'était là d'abord la résolution que j'avais formée, mais quelques réflexions m'ont fait renvoyer jusqu'au premier jour de la semaine prochaine ; les que voici : d'abord j'aimerais encore savoir s'il est nécessaire que j'aie chez le colonel en manteau et en rabat. J'aimerais bien en être dispensé, parce que je me propose de prendre un cheval pour y aller, vu que de cette manière je ne mettrais qu'un jour pour aller et revenir, tandis qu'avec la diligence il m'en faudrait davantage, puisqu'elle continue sa route plus loin, de façon qu'elle ne repasse que le lendemain ou plus tard encore. Une autre raison, c'est qu'il n'y a rien qui m'engage à tant me dépêcher, puisque notre consécration ne sera que le 6 de décembre ainsi qu'il est assez tôt que je m'y rende dans le courant de la semaine prochaine.

Quant à mon départ de Bâle, il est fixé au 9 décembre. Je prendrai la diligence pour arriver le même soir à Porrentruy où je ferai le lendemain matin mes visites à ces Messieurs de la cour, puis ensuite je me rendrai chez le prince pour lui présenter ma requête. C'est là je suppose la manière dont je dois m'y prendre. Mais pour ne manquer aucune des maisons où je dois aller, je souhaiterais que vous eussiez la bonté de me les marquer avec les titres qu'il faut donner à chacun de ces Messieurs. Vous vous rappellerez bien encore l'invitation obligeante que Son Altesse nous fit de manger à sa table ; il nous dit si je ne me trompe que ce serait à notre retour. Mais je crains bien de ne pas pouvoir profiter d'une offre si gracieuse, si je ne veux pas manquer la diligence pour m'en retourner car je ne crois pas qu'elle s'arrête là plus d'un demi-

jour ; elle passe là la matinée et repart vraisemblablement le jeudi à midi pour rejoindre le soir à Delémont celle qui se prépare à partir le lendemain matin pour Bâle. Cela étant, je ne vois pas que je puisse accepter son invitation ; il faudra derechef le prier de m'en exempter en lui alléguant mes raisons.

Comme dans les circonstances où je me trouve un manteau me serait presque nécessaire, je suppose que vous ne me désapprouverez pas si je tâchais de m'en procurer un ici. On en trouve quelquefois par rencontre ; s'il s'en trouvait par hasard un à bon prix et que vous y voulussiez donner votre consentement, je pourrais ainsi en faire l'acquisition.

Il faudrait aussi me marquer un peu d'avance les emplettes que vous voudriez que je vous fisse. Je sais par exemple que vous m'avez souvent chargé de vous acheter du papier, thé, etc. S'il vous en fallait vous pourriez me l'écrire afin que je pusse prendre tout cela dans ma malle. Mon frère se proposant d'ajouter deux mots à cette lettre ; je finis en réitérant [?] avec toute la soumission et le dévouement possible, mes très chers parents, votre très humble et toujours obéissant fils Morel.

P. S. Comme je me trouve ici pour y souper, je profite du peu de place que mon frère laisse au bas de sa lettre pour vous rassurer à l'égard de ma santé me réservant le plaisir de vous écrire une plus longue épître au premier courrier. Je n'ai plus aucun danger à craindre au sujet des engelures. Grâce au bon préservatif que je tiens de Madame Schnell je suis tranquille de ce côté-là ; mes maux d'estomac sont assez rares, je me sers des poudres fortifiantes que j'ai emportées de la maison, j'en attends le succès et l'espérance que j'en conçois me paraît être fondée sur de bonnes raisons. Vous désiriez de savoir si je m'étais procuré d'un partout il ne me reste plus de place que pour vous apprendre l'affirmative ; c'est une étoffe de la même qualité que celle de mon frère. Je suis avec respect votre très humble et obéissant fils F. Morel.

**Monsieur
Monsieur Morel Doyen de
la Vénérable Classe d'Erguël
très révérend Pasteur des Eglises de Corgémont
et Sombeval
à Corgémont**

[28 novembre 89]

Mes très chers parents,

Je ne sais par quelle méprise fâcheuse il arriva que votre dernière lettre ne me parvint que le lendemain de son arrivée et par conséquent après vous avoir expédié la nôtre commune qui aurait pu servir de réponse immédiate, au lieu que de cette sorte vous pourrez être tombés dans un quiproquo tout à fait inquiétant, et comme à cet effet il convient de vous informer de l'état des choses, je vais incessamment m'en occuper.

Et d'abord comme il était probable que l'hydre de la cabale et de l'intrigue n'avait par ses échecs pas encore perdu sa vertu renaissante, et qu'elle allait derechef s'éveiller pour porter de nouveaux coups, autant que possible aux projets d'autrui les plus légitimes, je n'ai point été surpris d'apprendre qu'on cherchait à faire mouvoir les derniers ressorts pour débouter enfin mon frère des espérances qu'il avait pu concevoir, fondées sur les plus justes prétentions. Dans de pareilles circonstances la prudence exigeait qu'on prît avec [?] méfiance pour faire venir quelques mauvais contretemps et, comme vous le désiriez, mon frère se détermina aussitôt à partir le jeudi pour Steinbrunn, il employa le temps qui lui restait à se procurer des lettres de recommandation, suivant votre avis, et en obtint une de M. Gysendörfer, après quoi dans le même objet et le même jour, il se rendit à Arlesheim chez M. de Gléresse sous les auspices de Monsieur le conseiller Legrand ; et fit une semblable demande à ce seigneur qui pour toute réponse l'avertit que le colonel était actuellement absent de chez lui, qu'il assistait à la fête du prince à Porrentruy, laquelle insinue que la nomination au poste d'aumônier doit avoir eu lieu mercredi passé. Il ajouta que, ne sentant pas qu'il n'eut été préféré, il l'en félicitait d'avance ; vous sentez bien que mon frère a profité de cette information et qu'il, dès lors, a renoncé à son voyage chez Monsieur le baron de Reinach, néanmoins comptant de le trouver à la cour, il y recevra sans faute pour le 2 du mois prochain, et se servira alors de la lettre dont il est chargé. M. Bridel qui devra le consacrer n'a pas trouvé bon d'accélérer le jour de cette cérémonie et malgré que mon frère l'en ait prié, il sera obligé de revenir [*mot illisible*] par depuis Porrentruy pour se conformer à l'ordre établi à ce sujet.

J'eusse été [*mot illisible*] plus content [?] qu'il eut voulu me céder l'avantage de vous instruire de l'essor triomphal qu'avaient enfin eu ses études théologiques et de la manière brillante dont il avait couronné l'œuvre. Le motif en était pour moi un de la joie la plus sincère, pour lui une source de louanges et je vous ai particulièrement par là comblés de satisfaction. Mais lui-même devait jouir en vous annonçant l'heureux début qu'il avait fait dans l'église française, ses succès et l'approbation générale qu'il s'était attiré ; aussi je ne dois point lui envier ce plaisir, quoique cependant je ne doute pas que sa modestie ne l'ait engagé à trop de réserve, c'est pourquoi aussi je ne fais que lui payer le juste tribut de louanges que je lui vois en vous

répétant ce qu'il n'avait peut-être dit qu'à demi-mot. Au reste, j'avoue qu'en dépit de ma bonne opinion je redoutais moi-même cet instant, mon inquiétude augmenta encore beaucoup au [*mot illisible*] et malheureux présage d'un incendie assez fort qui arriva le dimanche matin en ville ; entouré d'une consternation universelle causée par cet événement sinistre, je craignais qu'il n'y participa lui-même, et effectivement il aurait presque eu raison de s'alarmer, mais il n'en fut rien et tout se passa de sa part comme s'il eut été un des praticiens les plus experts.

Il a sans le vouloir précipité [?] ses études et, quoique fort jeune, il a mérité l'estime de toutes les personnes qui l'ont. Comme son exemple doit me servir, mais je ne l'envisage pas seulement sous cet objet ; comme lui je commence bien jeune encore mes études et je serais peut-être dans le cas de les achever à peu près aussi vite ; au reste je vois à combien d'inconvénients cette circonstance l'a exposé et peut même l'exposer désormais. Il serait donc sage et convenable me semble-t-il de mettre à profit cette expérience ; avant l'âge de 18 ans j'ai la perspective de pouvoir obtenir le grade de licencié en droit et d'avoir par conséquent atteint au terme que je me propose. Je ne pourrais probablement pas alléguer que ce qui m'engage à en venir là sitôt c'est l'occasion de me placer, ou bien que j'aie le dessein de pratiquer sans relâche le métier d'avocat, la seule raison plausible serait mon envie d'être débarrassé de l'étude et alors même je traduirais la vérité et je l'aperçois, on en viendrait enfin à considérer cet empressement de ma part comme légèreté d'esprit ; il déplairait j'en suis sûr ; j'ai considéré toutes ces choses, j'ai d'ailleurs fait attention à ma mauvaise santé qui jamais ne se réparera au point de pouvoir y ajouter une confiance entière quoiqu'elle continue à acquérir insensiblement une certaine habileté ; j'ai observé que j'avais le bonheur d'être bien placé ici, que j'y avais des connaissances avantageuses, que je pouvais y trouver des secours en abondance pour mes études. Je viens au fait ; il m'a paru que le mieux serait de sacrifier environ 2 ans pour les faire avec tout le temps nécessaire et de m'en tenir uniquement à Bâle, de renoncer aux universités de France où je ne ferais apparemment que répéter ce que j'aurais déjà parcouru ; voyez je vous prie si ce plan peut vous agréer et veuillez m'en prévenir au cas que cela sied, je profiterais de l'offre que vous avez la bonté de me faire de m'abonner à la société de lecture, sinon je m'en abstiendrai, je prendrais encore d'ultérieurs arrangements. J'ai vu dernièrement Monsieur le professeur Legrand qui m'a prévenu qu'il me réservait les mêmes heures qu'a eues mon frère jusqu'ici, et qu'après son départ je serais incessamment le successeur aux faveurs qu'il lui accordait ; je ne sais quelle matière nous traiterons, je suppose qu'une partie du temps ce seront les nouvelles de la ville, comme c'est l'ordinaire chez ces Messieurs principaux qui prolongent ainsi les études.

M. Schnell en vous présentant ses honneurs me charge de vous informer qu'il paye 50 écus [?] de Bâle à son domestique qu'il n'engage jamais que pour 3 ans pendant lesquels il lui fait faire un habit complet ; je suppose que vous ne trouverez rien qui lui convienne ; il désirait d'avoir à ce sujet une prompte réponse.

Le départ de mon frère va me priver de tout l'agrément que j'avais à Bâle. La séparation me sera longtemps douloureuse ; cette ville ne m'offre qu'un souvenir peu agréable du passé, une situation à peu près semblable au présent et moins riante encore pour l'avenir, cela vous paraîtra en contraction avec mon projet, mais n'importe j'y persiste et d'autant plus que par une fatale destinée dont je ne murmure néanmoins pas, je sens que sans rester isolé, je devrai cependant vivre d'une manière particulière et garder un singulier ménagement en toute heure.

Mes honneurs à mes oncles, mes salutations à Emelie et à nos Messieurs ; recevez l'assurance de la respectueuse soumission avec laquelle je suis, mes très chers parents, votre très humble et obéissant fils Morel.

Bâle, le 28 novembre 89

N'ayant reçu aucune nouvelle touchant la nomination au poste du régiment, ignorant si elle a eu ou si elle n'a pas eu lieu, je me dispose à partir demain avec la diligence pour Porrentruy dans l'espérance d'y encore trouver le colonel ; est-il que M. Schuard [?] l'ait emportée, eh bien je saurais m'en consoler.